

**UNIVERSITÉ KASDI MERBAH OUARGLA**

**Faculté des Lettres et des Langues**

**Département de Lettres et Langue Française**



**Mémoire  
Master Académique**

**Domaine :** Lettres et langues étrangères

**Filière :** Langue française

**Spécialité ;** Sciences du langage et sémiologie de la communication

**Présenté par**

M.SOUKOU Souhil

**Titre**

De phénomènes indexicaux aux ambiguïtés référentielles

L'indexicalité :

(La figuration de : JE . ICI. MAINTENANT)

Dans

*En Attendant GODOT* de Samuel BECKETT.

Soutenu publiquement

Le : **08/06/2015**

**Devant le jury :**

**Mlle** CHARFAOUI Fatima Zohra (MAA)

Président UKM Ouargla

**Dr.** ABADI Dalila (MCB)

Encadreur/rapporteur UKM Ouargla

**Mlle** GABANI Aïcha (MAA)

Examineur UKM Ouargla

**Année universitaire : 2014/2015.**

# Dédicace

*Je dédie ce modeste travail à l'esprit de ma mère, à mon père, à mes beaux-parents Saadia et Djalloul, à ma chère femme Leila, à mon cher frère Hamza et à mon grand-père Mohammed, homme de sagesse, d'honneur et de qualité en lui souhaitant une bonne santé et une longue vie.*

## Remerciements

*Parce que personne n'arrive jamais seule...*

*Il me faut adresser des remerciements spéciaux à plusieurs personnes, en premier lieu desquelles figure tout d'abord Mme le Docteur ABOUABDI Dalila qui bien voulue prendre en charge la direction de ce mémoire et qui m'a guidé, encouragé, discuté et critiqué cette à chacune de ses étapes, à laquelle ce travail doit beaucoup, ainsi pour sa patience et ses judicieuses conseils et orientations précieuses tout au long de ce parcours.*

*Une adresse particulière doit pour tous mes enseignants à l'université de Ouargla ou ceux et celles à l'université de Ghardaïa, sont eux tous qui ont participé à ma formation, m'ont accompagné patiemment jusqu'à cet aboutissement et m'ont appris à aimer la lettre, le son, le sens et le mot écrit en français. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de toute ma gratitude.*

*Je suis très reconnaissant envers tous mes amis et plus précisément à Assia, Hakim, Razhar, Ali, et Meriem, pour l'aide et le soutien qu'ils les ont apportés à ce modeste travail et que toute personne qui, de près ou de loin, m'a apporté son aide au cours de l'élaboration de ce mémoire soit assurée de ma profonde reconnaissance.*

## SOMMAIRE

### INTRODUCTION

### CHAPITRE I

#### L'INDEXICALITE

#### DÉFINITIONS PRÉLIMINAIRES

<b>1.1.</b>	Qu'est-ce que l'indexicalité ?.....	<b>05.</b>
<b>1.2.</b>	Cadre conceptuel : Index et contexte .....	<b>10.</b>
<b>1.3.</b>	La distinction sens/référent.....	<b>16.</b>
<b>1.4.</b>	Sur la notion de l'ambiguïté .....	<b>22.</b>

### CHAPITRE II

#### DE PHÉNOMÈNES INDEXICAUX AUX AMBIGUÏTÉS RÉFÉRENTIELLES

#### (LA FIGURATION DE JE. ICI.

#### MAINTENANT) DANS

#### EN ATTENDANT GODOT DE SAMUEL BECKETT.

<b>2.1.</b>	Les indexicaux et les ambiguïtés de la figuration du soi.....	<b>28.</b>
<b>2.1.1.</b>	L'opacité du JE : le « JE » pluralisé .....	<b>30.</b>
<b>2.1.2.</b>	L'opacité de « ICI » et de « MAINTENANT ».....	<b>55.</b>

### CONCLUSION

### BIBLIOGRAPHIE

### TABLE DES MATIERES

# Introduction

## INTRODUCTION

Si le langage est apparu comme essentiellement référentiel, la réflexion sur les lisières de la référence tire son origine de la question de la nature des termes à référence singulière qui peuvent être classés en trois catégories (noms propres, descriptions définies, indexicaux) distingués, en langage des termes pluri-référentiels. Généralement, un terme singulier, par ses conditions d'énonciation, indique la restriction de la référence à un terme unique car il prétend se rapporter à un seul et unique objet « l'usage référentiel unique », et ne peut faire sens indépendamment de ses conditions d'usage et d'énonciation car sa signification dépend du contexte dans lequel il apparaît.

Nous estimons qu'au-delà de sa signification distincte dans toute situation particulière, un mot a une signification trans-situationnelle. Pour ne pas s'étendre hors le cadre précis de ce travail, il nous paraît tout nécessaire de dire que les termes indexicaux sont un moyen économique pour communiquer un message. En plus, Pour ne pas réduire l'indexicalité à un problème strictement linguistique, il est possible de dire en soi que l'indexicalité caractérise la pensée elle-même et la façon dont elle est exprimée. En effet, il faudrait prendre en compte le fait qu'aux modes d'expressions différents correspondent des types de pensées différentes. Alors, L'indexicalité désigne l'incomplétude naturelle des mots, qui ne prennent leur sens « complet » que dans leur contexte ; toutefois dans un contexte, la situation d'énonciation permet de fixer une situation ressource qui livre un unique objet constituant l'interprétation de l'énoncé.

La propagation de l'indexicalité soulève des vieilles questions philosophiques comme celles de savoir si il y a une représentation spécifique de soi, quelle est la différence entre la représentation égologique d'un sujet et la représentation égologique d'un autre sujet, comment se

manifeste la représentation indexicale du temps et de l'espace, quelles sont les relations entre les figurations du je, ici et maintenant en tant que noyau égocentrique de toute expérience.

Dans ce pluralisme philosophique, allant de l'indexicalité du mot à celle de la pensée, en passant par celle du langage, il est tout au moins acquis que les termes indexicaux dépendent de l'instance du discours, c'est-à-dire sont indexés à l'énonciation. Nous limiterons notre préoccupation à l'étude des indexicaux « je, ici, maintenant », les différentes approches se sont concentrées sur deux questions principales, notamment la référence et la subjectivité qui permettent à l'instance énonçante de se qualifier lui-même, d'exister par son simple acte énonciatif, car la pertinence des termes indexicaux est qu'ils ; « (...) sont non seulement des propriétés des expressions indexicales mais un caractère primordial de toute langue naturelle ». <sup>1</sup> Le langage naturel devient ici profondément indexical.<sup>2</sup>

Si inspiré par J-C-Coquet, mon travail s'est plus préoccupé par la problématique suivante : comment l'instance énonçante « sujet » en s'ancrant par le phénomène des indexicaux « je, ici, maintenant » en contexte (le monde projeté), se figurativise en plusieurs sois au détriment de toute rigidité référentielle due par l'auto-référentialité naturelle des indexicaux ?

Telle problématique soulève certainement plusieurs problèmes dont ils peuvent être considérés comme majeurs pour assigner des tâches à la théorie de l'indexicalité. Nous voudrions toucher, à la question du moi et celle de la prolifération du « je », la figuration irraisonnée d'un soi toujours en quête de lui-même à l'image du mythe de narcissus.

Pour y faire, sous forme d'hypothèses, au premier abord, on peut dire que, les expressions indexicales, comportant l'identité actancielle aident l'instance « sujet » à dépasser sa mono-figuration stéréotypique dans son

---

<sup>1</sup> W. O. QUINE, *Methods of Logic*. New-York, 1964, P. 211.

<sup>2</sup> Y. BAR-HILLEL, Y. *Indexical expressions*, in *Mind*, New-York, 1954. P. 87. <sup>3</sup>J. C. COQUET, *La quête du sens*, PUF, 1997, p.18.

monde énonciatif et confirment nettement la définition du discours valorisant l'instance de l'énonciation : « *Le discours est conçu (...) comme une organisation transphrastique rapportée à une ou plusieurs instances énonçantes.* »<sup>3</sup> En deuxième lieu, le sujet disant « je » ancré dans son lieu et son temps ne réfère pas au même soi de sa même instance énonçante, et que, malgré le caractère rigide de la triade (égo (je), hic (ici), nunc (maintenant)), une plurifigurativité s'instaure au sein du discours qui mène au bord de ses failles de suiréférentielles où dire l'être revient constamment à le reconstruire en changeant le contenant épistémique et l'ancrage spatio-temporel de l'instance énonçante dans son monde projeté.

Dans notre projet de recherche qui s'intitule *L'indexicalité, de phénomènes indexicaux aux ambiguïtés référentielles, (La figuration de : Je. Ici. Maintenant), dans En Attendant Godot de Samuel Beckett*, le choix du sujet s'est porté sur un intérêt vaste pour les sciences du langage.

Notre objectif en vue de la croisée des trois concepts est de savoir si les indexicaux par les lisières de leurs conditions d'emploi restrictives produisent un contre sens de la mono-figuration de soi, et par conséquent, nous voudrions montrer à l'image du mythe d'Atlas qui porte le monde sur ses épaules, où dire « je » serait aussi une figuration intime et représente l'écriture du « *sac à dos émotionnel* »<sup>3</sup> du sujet énonçant, et que la tâche de l'indexicalité sera de déterminer les éléments pertinents qui interviennent dans l'emploi indexical par le pouvoir trompeur d'une expression indexicale comme un profil de la création des sois, de l'instance hétéronome.

Le présent travail, par son « a priori » méthodologique, s'orientera vers une méthode hypothético-déductive, à l'appui d'une analyse sémio-linguistique teintée d'une vision philosophique de l'instance sujet et des termes indexicaux spatio-temporels. Linguistique parce que le texte écrit est mon

---

<sup>3</sup> Le *sac à dos émotionnel* est une expression fut glissée dans le domaine littéraire par Rachid RAÏSSI. Elle existait auparavant dans le domaine de la psychologie, notamment dans les travaux de S. FREUD et de son disciple J. LACAN.

G. GUILLAUME, *op. cit*



premier support fait de matière langue. Sémiotique parce que cette opération de la « quête » de l'instance énonçante - qui se profile et se faufile dans le monde littéraire comporte un point d'accès à la plurifiguration desoi - s'élève forcément en sus des significations lexématiques ou syntaxiques.

Afin que notre itinéraire soit mis sur ses pieds, nous choisissons un corpus sur lequel nous allons appliquer les notions théoriques citées en dessous qui est la pièce théâtrale du dramaturge irlandais Samuel Beckett « *En Attendant Godot* ». Donc, un texte qui l'avantage du spectaculaire, mais la question qui devait être posée est ; comment pouvons-nous être sûr d'un texte qui n'est pas certain de lui-même ?

Cette pièce « *En Attendant Godot* » fut écrite entre 1948 et 1949, selon les dires de Beckett, pour se distraire de la prose affreuse qu'il écrivait à l'époque « *Malon meurt* ». Bien que la pièce a été publiée pour la première fois en 1952 aux éditions de Minuit, comporte 164 pages et put être jouée pour la première fois en 1953 au petit théâtre de Babylone à Paris. L'œuvre jugée sans avenir par la plupart des directeurs qui, effrayés par la nouveauté radicale d'une pièce sans intrigue et à rebours de toutes les conventions théâtrales, l'avaient refusée, connaît un succès sans précédent. Dans cette pièce, qui est une métaphore pour un jeu d'échecs et pour la vie, le paradoxe manifeste un état stationnaire, c'est-à-dire, un état « *qui demeure au même point, sans avancer ni reculer, sans faire de progrès* » (M. Augé 1972).

Ce caractère primordial persistant durant toute la pièce apporte de l'immobile : le temps qui ne progresse pas, la faim qui empêche la fin, la mobilité restreinte, la méchanceté du divin, mais surtout la fin infinie qui se montre comme résultat assertée de la situation stationnaire et source de souffrances des personnages. C'est une pièce qui montre l'absurdité des actions humaines où se mêlent le tragique, la métaphysique, l'incertitude, l'attente d'un inconnu, le suicide, le salut divin (selon la conception chrétienne), la vulgarité, la métamorphosabilité sociale, l'espoir lâche, le désespoir, la croyance vaine, la substance de l'existence, la soumission, la fatalité, l'opposition, l'absurdité et le comique. Bref, nous pouvons dire que cette pièce est un bon exemple d'un sujet chargé par son vécu, un sujet qui

change de soi en vertu de son expérience et qui construit son monde littéraire selon une conception spatio-temporelle opaque.

Pour ce qui est de notre plan, nous l'avons subdivisé en deux chapitres. Dans le premier chapitre qui s'intitule : « l'indexicalité, Définitions préliminaires », partie qui prendra en charge la définition de l'indexicalité et ses concepts. Nous situerons notre recherche dans le moule de la définition de l'indexicalité, en présentant un panorama sémiotique sur l'archéologie de la notion de l'indexicalité, puis nous passerons à la tenue des concepts préliminaires et fondamentaux pour notre analyse en passant consécutivement par la définition de l'index, le contexte, le sens, le référent, l'ambiguïté.

Le deuxième chapitre quant à lui traitera les ambiguïtés de la figuration de soi dans « *En Attendant Godot* », en mettant l'accent sur l'opacité du « JE » pluralisé, sous ce volet, nous tiendrons en compte la figuration de soi à la 1<sup>ère</sup> personne, à la 2<sup>ème</sup> personne, à l'indéfini et à l'image de « IL » universel. Puis, nous allons traiter l'opacité du temps « Maintenant » et de l'espace « Ici » comme notions formant un couple oxymorique, ainsi qu'elles représentent une coïncidence entre les événements et l'instance « sujet » dans le monde projeté.

## Chapitre I

# L'indexicalité

## Définitions Préliminaires

### 1.1. Qu'est-ce que l'indexicalité ?

La question de l'indexicalité occupe une place grandissante dans le paysage philosophique, car le questionnement sur le langage fait partie de toute activité philosophique, ce n'est donc pas la question du langage elle-même qui est nouvelle avec l'indexicalité, puisqu'on s'est interrogé sur la relation qui existe entre les mots et le monde (ce qu'ils désignent), comme l'avait remarqué Donze dans son ouvrage « *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal* » : « *La controverse sur l'origine naturelle ou conventionnelle*

*des mots montre qu'on s'est appliqué très tôt à définir la nature du rapport qui unit le mot à ce qu'il désigne ».*<sup>4</sup>

On ne peut toutefois pas réduire la question de l'indexicalité à ce qui précède, c'est-à-dire que l'indexicalité comprend aussi tous les énoncés qui ont besoin d'un contexte pour être signifiants. Dans l'utilisation du langage ordinaire, la plupart de nos énoncés ont besoin d'un contexte pour être compris, et comportent donc une part d'indexicalité. Un énoncé, en un premier sens, peut toujours être compris par un locuteur qui comprend la langue. Si j'entends quelqu'un dans une pièce voisine dire à quelqu'un d'autre « Regarde ceci », je comprends que la personne demande à l'autre de regarder quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Pour savoir de quoi il s'agit, il me manque le contexte. Quand le contexte est manquant ou incomplet, comme lorsque j'entends des gens dans une pièce voisine, je ne peux tout simplement pas saisir le contenu de l'énoncé.

La condition première de l'indexicalité est le rapport particulier qu'elle engage entre le monde et le langage.<sup>5</sup> Le pronom démonstratif « ceci » par exemple ne peut jamais avoir de sens s'il n'est pas accompagné d'un « porteur » et d'un geste pointeur, un mot a une signification trans-situationnelle. Pour cette raison, Peirce dit : « *On est loin ici de l'idéal d'un langage totalement autonome et d'une analyse interne (syntaxique)* ». <sup>6</sup> Alors,

La réflexion sur l'indexicalité se déploie dans une perspective pragmatiste, mais pas exclusivement. En effet, des théories font une place à l'indexicalité, puisque on s'est tôt prétendu à expliquer le rapport entre le langage et le monde, qui ne peut s'effectuer que par un index. Alors, que faut-il entendre par « l'indexicalité » ? Une réflexion s'est élaborée par M.

---

<sup>4</sup> R.A. DONZE. *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*. Berne: Francke, 1971, P. 47.

<sup>5</sup> L. WITTGENSTEIN. *Recherches philosophiques*, Gallimard, Paris, 2004. P. 13.

<sup>6</sup> Charles Sanders Peirce, philosophe américain né au dix-neuvième siècle, est fort probablement celui qui a développé le plus la réflexion sur l'indexicalité, et quiconque s'intéresse aujourd'hui en philosophie à l'indexicalité ne peut qu'être redevable à cet important penseur.

G. GUILLAUME, *op. cit*

Galmiche qui voit dans l'indexicalité une sorte d'ancrage dans le monde réel selon une visée purement référentielle :

« Tout simplement R et de manière classique-, on peut considérer que l'indexicalité est l'ensemble des phénomènes linguistiques mis en œuvre pour déterminer l'*ancrage référentiel des énoncés*. (...) (Nul ne niera, bien entendu, l'importance de ces phénomènes dans l'estimation des valeurs de vérité). Reprenant l'idée précédente, celle de « *valeurs de vérités* », au premier rang de ces phénomènes, figure certainement l'*instance du discours* du sujet (*je*) et aussi l'*inscription temporelle (ici) et spatiale (maintenant)*».<sup>7</sup>

L'indexicalité est la notion selon laquelle le sens d'un mot renvoie au contexte dans lequel ce mot a été énoncé. En effet, dans la mesure où la réalité sociale n'est plus une chose figée, fixée dans le temps et dans l'espace, et elle est perçue comme un accomplissement plutôt qu'un objet, le contexte de l'emploi des mots devient lui-même une chose mouvante. Les sens des mots utilisés par rapport à un contexte mouvant deviennent eux-mêmes mouvants. Il y a création permanente de sens. Dans son texte *Une nouvelle liste de catégories*, écrit en 1867, Peirce présente le passage de l'être à la substance. Le souci de Peirce à cette époque est de comprendre comment nous faisons pour passer du général (l'être) au particulier (la substance). Pour pouvoir expliquer les différentes représentations des phénomènes, Peirce s'est inspiré du modèle scientifique qui prend une hypothèse, la vérifie dans les faits et en fait ensuite une généralisation.

L'hypothèse est pure possibilité, c'est la première catégorie. Le fait correspond à la deuxième catégorie et la généralisation (loi) que l'on tire des faits observés correspond à la troisième catégorie. Il n'est pas nécessaire d'avoir plus de trois catégories selon lui, puisque tout est réductible à la troisième. Les catégories ne sont pas des objets ou signes en particulier, mais elles sont bien plutôt trois types de représentation à l'esprit. Il est possible qu'un même objet puisse être représenté tantôt selon la deuxième manière, tantôt selon la troisième manière. Ce n'est pas l'objet lui-même qui se modifie dans ce cas, mais plutôt le point de vue que nous adoptons à son propos. Il est important de bien comprendre que l'ordre des trois catégories n'est pas croissant, c'est-à-dire qu'on ne passe pas de la première, pour aller

---

<sup>7</sup> M. GALMICHE. *Sémantique linguistique et logique*. PUF, 1<sup>er</sup> édition, Paris. 1991, P. 42.

à la deuxième, puis à la troisième. Au contraire, les catégories sont ordonnées logiquement, et si nous pouvons parler des deux premières catégories, c'est parce qu'elles font partie de la troisième, qui est la plus générale. Selon Peirce, le particulier ne peut se saisir que parce qu'il fait partie d'une représentation plus générale.

Nous soulignons que, l'indexicalité relève du domaine de l'Ethnométhodologie, qui se penche dans la sphère générale de *la philosophie du langage* et qui tend à se lier au domaine de *la philosophie de l'esprit*, de sorte que l'ethnométhodologie sera « *la science des méthodes des membres d'une institution sociale* ». <sup>8</sup>

Nous voyons donc que l'ethnométhodologie est une discipline des ethnométhodes « méthodes des membres » et qui se consacre à l'étude qui traite d'une façon générale l'individu, sa conception du monde et ses « allants de soi » dans le groupe, c'est-à-dire son « comment se faire » pour être sûr que le fait que chaque mot a de sens multiples et que rien ne prouve donc jamais qu'une liste de significations est complète. En effet, Garfinkel évoque la procédure essentielle, pour étudier un groupe, d'en devenir membre, afin d'acquérir son langage, de maîtriser l'indexicalité mise en place pour donner sens au monde et aux situations, et accomplir cette idée de réalité sociale liée fortement à la pratique communicationnelle réservée à chaque institution et son comment se faire pour comprendre le monde à travers sa langue. Dans ce contexte Garfinkel dit :

« Le phénomène fondamental est la réalité objective des faits sociaux, en tant qu'accomplissement continu des activités concertées de la vie quotidienne des membres qui utilisent, en les considérant comme connus et allant de soi, des procédés ordinaires et ingénieux pour cet accomplissement ». <sup>9</sup>

---

<sup>8</sup> Y. LECERF. *Lexique ethnométhodologique, pratiques de formation, Ethnométhodologies*, Université de Paris VIII, 1985. P.05. In : WWW. Vadeker. Net/corpus/Lexique, htm. Consulté le 23/05/2015.

<sup>9</sup> H. GARFINKEL, *Studies in ethnomethodology*, New Jersey, Englewood Cliffs, N. J. Prentice-Hall Inc., 1967, P. 20. Traduit : GARFINKEL, H. *Recherches en Ethnométhodologie*, PUF, Paris. 2009. P. 30.

G. GUILLAUME, *op. cit*

Les termes « allants de soi », utilisés par Garfinkel dans le contexte linguistique de la société, selon Bar Hillel relève à l'appellation « indexical expressions » et concerne le problème du sens, de la communication, et de la création du sens en tant que facteur constitutif et fondamental du fonctionnement social, selon l'utilisation, le contexte, le moment, le lieu, l'énoncé et l'énonciateur.

Donc, L'indexicalité, d'un côté, c'est une propriété des certaines expressions linguistiques, et de l'autre, c'est une propriété de la pensée car la phrase que j'énonce ne contient pas toujours ce qui est nécessaire à sa compréhension, elle laisse une grande quantité d'espace pour la conjecture et ce sont les circonstances environnantes qui nous permettent de faire la conjecture correcte.

### 1.1.1. L'expression indexicale

Les termes « indexicals expressions », utilisés par Garfinkel et Bar Hillel, concerne le problème du sens. Garfinkel cite également HUSSERL qui parle d' « *expressions indexicales* » avant Bar Hillel, dont le sens dépend du contexte, au-delà de la langue des linguistes par opposition aux expressions objectives, dont le sens ne dépend pas au contexte :

« Husserl a parlé d'expressions dont le sens ne peut être décidé par un auditeur sans qu'il sache ou qu'il présume nécessairement quelque chose au sujet de la biographie ou des objectifs de l'utilisateur de l'expression, des circonstances de l'énonciation (utterance), du cours antérieur de la conversation, ou de la relation particulière, réelle ou potentielle, qui existe entre le locuteur et l'auditeur. (...) Chacun de ces énoncés constitue un mot et réfère à une certaine personne, à un certain moment, à un certain lieu. Mais ce mot nomme quelque chose qui n'est pas nommé par une réutilisation du mot. »<sup>10</sup>

C'est en termes universels que l'on parle de l'expression indexicale. La présence d'une expression indexicale permet d'individualiser le contenu d'un message par rapport à ce message lui-même autant qu'elle transforme

---

<sup>10</sup> E. HUSSERL, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie*, Gallimard. Paris. 1949. PP.129.131.

l'énonciation en un déterminant de la référence de l'énoncé. Bernard Conein l'a définie (1984) comme suit :

« La définition de ce que l'on doit entendre par expressions indexicales est (...) : a) ce sont des expressions dont la signification ne peut être donnée sans recours à des éléments liés au contexte pragmatique (espace, temps, sujets présents, objets présents) ; b) chaque fois que le contexte pragmatique change, la signification de l'expression change, car dans chaque contexte elle se réfère à des états de choses différents ; c) ces expressions comportent des indicateurs réflexifs sans valeur descriptive. Les déictiques et les index qui marquent la dépendance contextuelle ». <sup>11</sup>

La relation entre une pensée indexicale et son expression linguistique ; une expression indexicale est sensible au contexte, en ce sens que l'objet sur lequel elle porte varie selon le contexte. Cette « *représentation du monde* » existant dans l'esprit, sert à une succession de prises de décisions dans le cadre d'activités pratiques. La représentation est pour une large part implicite (elle fait intervenir des *allants-de-soi*), en évolution constante car tout événement quelconque ajoute, à des représentations antérieures du monde dont les significations sont interdépendantes, des éléments nouveaux susceptibles de modifier de façon importante les bases de ces représentations antérieures. Une seule expression indexicale correspond à différents référents dans différents contextes.

Les expressions indexicales jouent un rôle crucial lorsqu'il s'agit de rendre compte de la perception, de la nature du soi, de la conscience de soi, des pathologies psychoneurologiques, de la psychologie du développement, etc., les concepts que l'on associe aux indexicaux constituant le *sine qua non* de notre développement psychologique et social. Ainsi, les indexicaux (i.e. expressions comme je, tu, ici, maintenant, ce, celui-ci, etc. dont la valeur sémantique dépend du contexte et qui représentent la référence du locuteur) nous permettent de référer à nous-mêmes et aux objets qui nous entourent et y penser en vertu de la situation dans laquelle ils apparaissent. Les indexicaux qui ont le caractère primordial des expressions

---

<sup>11</sup> B. CONEIN. « *Décrire une activité sociale : quand dire c'est faire et pas décrire* », Paris In : WWW. Vadeker. Net/corpus/pfe/pf\_em\_biblio.html. Consulté le : 18/04/2015.



indexicales nous permettent donc d'ancrer nos pensées dans le monde extérieur. C'est pourquoi, lorsque nous nous référons aux indexicaux, nous parlons de *types d'usage* des expressions linguistiques en question.

On considère de façon générale que l'emploi des expressions indexicales est essentiellement un moyen économique de communiquer un message : au lieu de dire (1), le locuteur peut dire simplement (2), en profitant de la saillance contextuelle de la personne visée :

(1) Qui est l'homme qui se trouve devant la fenêtre, à côté du fauteuil bleu ?

(2) Qui est cet homme-là ?

Une conséquence à double tranchant de cette considération pourrait être que l'indexicalité ne serait qu'un problème strictement linguistique et ne concernerait pas la pensée mais seulement la façon, plus ou moins économique, dont elle est exprimée. Si cette conception était correcte - si l'indexicalité caractérisait seulement le mode d'expression de la pensée et non la pensée elle-même - c'est la même pensée qui serait exprimée de deux façons différentes, d'une façon explicite dans (1), indexicale dans (2). Ce syncrétisme est d'ailleurs un argument en faveur de l'idée que les données conceptuelles et philosophiques ne résident pas en mots ou phrases isolés, mais en contrastes syntaxiques-sémantiques-pragmatiques. En effet, il est apparu que la distinction entre la signification de la phrase et l'information contextuellement véhiculée par l'énoncé se prête aussi à la distinction entre le contenu subjectif d'une pensée et l'information objective qu'elle véhicule et qui dépend du contexte.

## 1.2. Cadre conceptuel : Index et contexte

### 1.2.1. Index

Si un signe est quelque chose qui représente une autre chose mais qui s'en distingue, quelle est donc la particularité de l'index ?

1- Dans le dictionnaire ordinaire : « *le Larousse de poche* » : *Index* n.m. Doigt le plus proche du pouce. Table alphabétique d'un livre. Aiguille mobile d'un cadran.

Catalogue des livres dont l'autorité pontificale défendait la lecture. RFig.

*Mettre à l'index*, exclure, signaler comme dangereux.

2- Dans le vocabulaire général, un *index* est la table alphabétique des noms cités (propres ou communs), des sujets traités, des termes techniques définis, etc.

3- En lexicographie, on appelle *index* le résultat d'un travail de dépouillement lexical. On distingue :

a)- *Les index de formes*, qui indiquent dans l'ordre alphabétique les formes dépouillées ; l'index de formes ne distinguera pas les homographes comme (*marche* dans *la marche* et *il marche*, *vide* dans *il vide* et *le vide*).

b)- *les index de mots*, qui distinguent les unités de vocabulaire (vocables) et situent les occurrences dans les textes dépouillés, ou indique la fréquence de l'unité.<sup>13</sup>

L'*index* est un signe subjectif c'est-à-dire arbitraire, spatio-temporellement déterminé, il est toutefois fréquemment confondu avec l'indice.<sup>14</sup> Sans doute, cette confusion est-elle due à deux choses : d'une part à la quasi-homonymie des mots indice et index ; d'autre part au caractère ambigu du mot « contiguïté » qui se situe au niveau de l'indice par un ordre causal, par contre, celle de l'index est de nature référentielle. Encore, il est très utile pour classifier l'état mental et il aide à opérer cette classification d'une autre manière que la proposition crue (ou ce qui est dit par l'énonciation de la phrase), c'est-à-dire d'une façon qui se rapporte plus facilement à des différences concernant la perception et l'action. L'hypothèse de départ est qu'un index est un signe a pour fonction d'attirer l'attention sur un objet déterminé, pour lui donner un certain statut, un statut d'un signe « ostensif » dans une portion d'espace ou de temps, comme le voire

Jean-Marie Klinkenberg ;

<sup>13</sup> J. DUBOIS & all, *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, Italie, 2005. PP.244. 245.  
J. CLOUTIER, Les multiples visages de l'objet et de la désignation: L'indexicalité Dans Les Recherches Philosophiques de Wittgenstein .Université Du Québec A Montréal. Juillet 2006. P. 9.  
« L'index est un signe ayant pour fonction d'attirer l'attention sur un objet déterminé, ou de donner un certain statut à cet objet. Ce type de signe ne

fonctionne qu'en présence de l'objet désigné. Exemple canonique : le doigt pointé- l'index (...) sa définition mobilise l'idée de contiguïté.»<sup>12</sup>

Comme le montre suffisamment l'exemple cité au-dessus, nous pouvons donc conclure que la nature des signes appelés à devenir des index peut-être très variable. Ainsi, les index peuvent être de nature linguistique comme l'écriture qui a dans certains contextes, une fonction purement indexicale : titres des livres, les inscriptions sur les murs des magasins, le signal « chute de pierres » joue un rôle indexical dans le code de la route etc... qui mettent une relation entre le signifié et l'objet, ou avec l'espace clos situé en arrière l'inscription. Aussi les prix des marchandises, qui servent à créer une relation indexicale non pas avec l'objet mais tout clairement avec une quantité préinstallée dans le processus social de la communication, autrement dit, si l'index peut mobiliser des signes motivés, comme dans le dernier exemple évoqué, il n'empêche qu'il reste un signe arbitraire, et le type de renvoi qu'il suscite est purement conventionnel.

Si l'*index*, prend autant de place dans la théorie de Peirce, en tant que deuxième, ne peut être compris qu'à l'intérieur d'un troisième. C'est justement parce que celui-ci n'en réduit pas l'intérêt à la simple désignation (déictique), mais considère plutôt que la signification repose sur un système plus complexe de connaissances.<sup>13</sup>

L'*index* se manifeste comme une réplique de son objet dans un contexte particulier et qui a également une signification conventionnelle fixée par la langue dans un contexte précis, mais tout signe n'est pas un index.<sup>14</sup> L'index semble en effet ne pas avoir pour contenu lexical un contenu conceptuel, mais avoir plutôt un contenu procédural. C'est à partir de cette idée que Kaplan (1989) montre que le contenu lexical correspond à une procédure qu'il faut appliquer pour interpréter l'index (le terme en question),<sup>15</sup> il se particularise en ce qu'il attire l'attention sur l'objet qu'il représente, il lie la

---

<sup>12</sup> J. M. KLINKENBERG. *Précis de sémiotique générale*, De Boeck Université & Larcier S.A., collection « Points. Essais », série « Sciences Humaines », Paris, 1996. P. 210.

<sup>13</sup> J. CLOUTIER, *op. cite.*, pp. 21. 22.

<sup>14</sup> J. COURTES et A.J. GREIMAS, *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Collection langue, linguistique, communication, Hachette, Paris, 2009. P. 235.

<sup>15</sup> U. ECO, *Sémiotique et philosophie du langage*. PUF. Paris. 1988. Quadrige. août 2001. P. 164.

présence ou l'absence d'un objet à des situations possibles sans toutefois le décrire.<sup>16</sup>C'est le cas notamment d'une girouette, d'un baromètre, d'un coup à la porte, d'un habillement particulier.<sup>17</sup>Par exemple, l'uniforme d'un policier m'indique sa fonction, c'est-à-dire que cet uniforme *pointe* dans une certaine direction (ici la fonction de cette personne).<sup>18</sup>

Certains signes du langage sont aussi considérés comme des index, c'est le cas des noms propres, des pronoms démonstratifs, personnels ou relatifs. L'*index* en tant que signe graphique est donc le signe dynamique et particulier qui attire notre attention sur la réflexion cognitive de l'autre. Ce signe peut être matériel, comme un trou dans un mur fait par une balle, ou conventionnel, comme le sont les pronoms ou un uniforme, et pour être utilisé extensionnellement il requière des mécanismes abductifs. L'index en tant qu'énoncé est à mettre en opposition aux énoncés qui expriment des lois logiques ou de la nature. Par exemple, l'énoncé « l'eau bout à 100 degrés » n'a aucunement besoin de contexte pour être compris. Ce n'est pas une description de faits concernant de l'eau dans un endroit particulier, mais bien plutôt l'énonciation d'une loi de la nature, ce qui fait en sorte que cet énoncé est toujours vrai, et que je n'ai pas besoin de connaître son contexte d'énonciation pour en déterminer le sens et la vérité. Il en va de même pour les lois logiques (tautologies) qui n'ont pas besoin elles non plus de contexte.

L'*index* est nécessaire pour communiquer une information quelconque, il renvoie à l'objet qu'il dénote en vertu de ce qu'il est réellement affecté par cet objet. Ce n'est pas la simple ressemblance avec son objet, c'est la modification qu'il reçoit de cet objet.<sup>19</sup>On ne peut énoncer aucun fait sans utiliser les indexicaux.

---

<sup>16</sup> A. REBOUL Et J. MOESCHLER, *Pragmatique du discours : De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*. Armand Colin, Paris, 1988. PP. 32. 33

<sup>17</sup> L. WITTGENSTEIN, *op. cit.*, P.13.

<sup>18</sup> B. FAVREAU et F. LATRAVERSE, *D'amour et d'autres sujets: Présentation de la sémiotique peircienne*. n. 1., Les éditions du mercredi, 1998. P. 17.

<sup>19</sup> On retrouve ces exemples d'index à différents endroits dans *les Collected Papers* de Peirce, notamment aux paragraphes 2.257, 2.259, 2.285, 2.286, 2.329, 3.361.

G. GUILLAUME, *op. cit*

C'est l'index qui permet de situer, dans l'espace et dans le temps, l'événement décrit dans une proposition. Le rôle de l'index est d'assurer la référence, et il ne fait que cela. Sa fonction référentielle est beaucoup plus pragmatique qu'à sémantique. Que nous prenons l'index, en tant que signe, nous pouvons dire que l'index est une expression avec un caractère non constant, c'est-à-dire il n'assigne pas le même contenu à chaque contexte d'expression, ce contexte étant nécessaire pour comprendre la signification.

### 1.2.2. Contexte

L'un des paramètres les plus importants est, certainement, la notion du contexte. Quelle place occupe-t-il dans une telle conception ?

Emprunté du latin *contextus*, « assemblage, réunion », d'où « enchaînement », de *contexere*, « tisser ensemble, assembler ». Le contexte peut être abordé à partir de deux approches qui génèrent deux définitions complémentaires dont une empirique et une autre théorique.<sup>20</sup>

Sur le plan empirique, le contexte est tout ce qui environne une phrase ou un énoncé, c'est-à-dire, étymologiquement parlant, ce qui accompagne le texte. Du point de vue théorique ou sémantique, le contexte est tout ce qui en dehors du code linguistique,<sup>21</sup> contribue à déterminer le sens d'un énoncé ou d'une expression.

Ces définitions ne s'opposent pas, elles se complètent. En effet, du point de vue empirique, le contexte renvoie à l'ensemble des objets et des circonstances qui accompagnent la production d'un énoncé. Sous cet angle, les éléments qui sont *a priori* pertinents sont : les participants de la conversation, des connaissances partagées par les locuteurs, les fragments de discours antérieurs (déjà énoncés) ou ultérieurs, etc.

---

<sup>20</sup> L. ROUSSARIE, « Contexte » dans *Dictionnaire de sémantique*. <http://www.semantiquegdr.net/dico/index.php/Contexte>.

<sup>21</sup> Nous entendons par code linguistique les règles d'analyse compositionnelles, en d'autres mots la grammaire sémantique, susceptible de construire un sens, si partiel soit-il, pour une forme linguistique.

Donc, la prise en compte du contexte peut être considérée comme un des critères définitoires de la pragmatique.<sup>22</sup> De ce point de vue purement pragmatique, un énoncé est une instance (*token*) de phrase singularisée par un contexte donné ; ce qui fait dire à

Ducrot que *l'énoncé équivaut à la phrase plus le contexte*.<sup>23</sup> En établissant un rapport entre pragmatique et sémantique nous dirons que le contexte vient compléter ou, dans certains cas, corriger la première analyse du sens en rapport avec le *speaker meaning* (ce que veut dire le locuteur) de Grice par opposition à *sentence meaning* (ou une phrase). Mais de son côté, le contexte présente, au moins potentiellement, la propriété d'être affecté par l'occurrence des énoncés. Par exemple à une question d'un interlocuteur le contexte fait que l'allocutaire est invité à répondre.

De même, au cours de la conversation, l'allocutaire qui accepte un énoncé apprend une information, cela rend plus précises les connaissances contextuellement partagées par les interlocuteurs. Ainsi, suivant la sémantique dynamique, une théorie de l'interprétation qui prend en compte la dimension contextuelle ne peut que rendre compte du potentiel de changement de contexte véhiculé par le contenu d'un énoncé. Donc il n'y a pas que le contexte qui affecte les énoncés, mais aussi les énoncés peuvent affecter le contexte, et ce dernier est susceptible de changement et d'évolution en vertu des énoncés.

Au sens large, le contexte (terme souvent imprécis) d'un signe, message, production signifiante où il apparaît ; entourage plus au moins vaste qui est censé lui conférer une signification précise. Contexte langagier, musical, architectural.<sup>24</sup> Il désigne, aussi bien les éléments appartenant à la situation de communication ou à la situation d'énonciation,<sup>25</sup> qui complètent ou/et assurent l'interprétation globale d'un énoncé que les divers environnements d'où proviennent, soit directement, soit indirectement, c'est-à-dire par

---

<sup>22</sup> C. LEVINSON, *Pragmatics*. Cambridge, Cambridge University Press, 1983, chapitre 1.

<sup>23</sup> O. DUCROT, *Le dire et le dit*. Paris, Minuit, 1984. P. 33.

<sup>24</sup> J. COURTES et A. J. GREIMAS, *op. cit.*, P. 80.

<sup>25</sup> J. REY-DEBOVE, *Sémiotique, collection Lexique*, Paris, PUF, 1979, P. 35.

G. GUILLAUME, *op. cit*

inférence, ces éléments. Eluerd parle de « *contexte ordinaire mondain* »<sup>26</sup>, à savoir « [...] le contexte précis de n'importe quelle énonciation élargie aux limites du monde et de l'histoire des individus engagés dans cette énonciation ».

Plusieurs tâches peuvent être entreprises par la détermination du sens en prenant compte le contexte ; cela peut être notamment la réduction d'une polysémie ou la levée d'une ambiguïté, la précision d'une expression vague, d'une anaphore ou d'un déictique, la complétion d'une ellipse ou le calcul d'une implicature conversationnelle, etc. Le contexte peut aussi contribuer à déterminer la forme d'un énoncé, c'est-à-dire sa construction syntaxique et sa structure informationnelle. Bref, la forme et le sens d'un énoncé dépendent donc du contexte. On peut distinguer quatre types de contexte :

A- Le contexte circonstanciel ou référentiel ; il renvoie aux indexicaux ou déictiques ; c'est le contexte qui contient les individus existants dans le monde réel, il correspond à l'environnement physique immédiat des protagonistes (espace, temps, et)<sup>27</sup>;

B- Le contexte situationnel ou paradigmatique dans lequel la situation à un sens, une finalité; ce contexte est relatif aux pratiques culturelles ritualisées, c'est-à-dire comme le dit Wittgenstein, à des « *formes de vie* »<sup>28</sup> il coïncide avec l'environnement culturel du discours. En tant que tel, il définit des critères de validité (tel type d'expression, tenue pour « *normale* » dans une culture, s'avère induite dans une autre). Il opère comme une matrice de genres en fonction des pratiques qu'il détermine. Le contexte situationnel est parfois le seul contexte et souvent nécessaire aux levées d'ambiguïté ; pour lesquelles le contexte ordinaire, s'il existe, ne suffit pas.

C- Le contexte interactionnel qui concerne l'enchaînement discursif des actes de langage (demander, répondre, proposer, objecter...), il

---

<sup>26</sup> R. ELUERD, *La Pragmatique linguistique*, Paris, Nathan, 1985, P.13.

<sup>27</sup> G. É. SARFATI, *Les grandes théories de la linguistique ; De la grammaire comparée à la pragmatique*, Paris. Armand colin/VUEF, 2003, P. 208.

<sup>28</sup> L. WITTGENSTEIN, *Grammaire philosophique*, Paris, Gallimard, 1980, P.133.

caractérise les formes du discours et des systèmes de signes qui l'accompagnent (tours de parole, gestes...) ;

D- Le contexte épistémique ou présuppositionnel constitué par l'ensemble des croyances et valeurs communes des interlocuteurs, leurs attentes, leurs intentions, soit de manière *a priori* (préconstruit), soit *a posteriori* (construit).

Dans son schéma de la communication, R. Jakobson pose le contexte comme l'un des facteurs primordiaux de l'activité linguistique et l'identifie au référent (c'est la fonction référentielle du langage) : considéré comme nécessaire à l'explication du message, le contexte soit verbal, soit verbalisable.<sup>29</sup> Le contexte, dans cette humble recherche, relativement à l'indexicalité, est l'ensemble des conditions nécessaires pour que le contenu de l'énoncé soit compris. Comme il nous sera donné de le constater, les conditions varient selon les types d'index dont il est question. C'est probablement ce qui fait en sorte que le contexte nous semble à la fois évident-parce que nous sommes toujours dedans- et difficile à définir-parce qu'il est aussi polymorphe-. Les jeux de langage, quoique n'étant pas réductibles à ce que l'on entend généralement par contexte, jouent le rôle de conditions nécessaires à l'interprétation des énoncés indexicaux. En somme le contexte permet de comprendre et d'expliquer les énoncés, pour le texte littéraire par exemple, les éléments du contexte les plus nettement grammaticalisés, sont : les temps verbaux, les indices personnels, les déictiques (de lieu, de temps comme ici, maintenant etc.), les verbes performatifs, les présuppositions etc.

En fin, Le contexte peut aussi contribuer à déterminer la forme d'un énoncé, c'est-à-dire sa construction syntaxique et sa structure informationnelle. Bref, la forme et le sens d'un énoncé dépendent donc du contexte. Il est nécessaire dans le cadre de la vérification de la pertinence du

---

<sup>29</sup> J. COURTES et A.J. GREIMAS, *op. cit.*, P. 82.  
G. GUILLAUME, *op. cit.*



contexte, que nous consacrons la partie suivante à définir deux notions, très étroitement liées, le sens et le référent.

### 1.3. La distinction sens/référent

Le sens et le référent sont ainsi deux notions, parfois contradictoires, mais absolument complémentaires dans l'accomplissement de l'acte de discours et la compréhension du signe. Ord'un côté, il est tout naturel de qualifier le réel comme domaine extralinguistique à certain degré est en dehors du linguistique, maisaussi, d'un autre côté, notre parler est la partie cruciale prenante dans le commerce linguistique, puisque c'est sur ce réel que s'exerce notre dire. Qu'est-ce donc qu'un sens ?

Faute de mieux, notre question revient donc à se demander sur le statut de la boîte noire du couple nécessairement à séparer : Sens / Référent d'un signe, si on se met d'accord que le mot *sens* n'a de sens que si on lui en donne et *vice versa*, car cette notion résiste à tout, sauf à la compréhension, et comme le dit W. Djikey :« *Les choses semblent souvent être ce qu'elles sont et...inversement.*»<sup>30</sup> A *fortiori*, la nécessité de séparer « *senset référence* » est évidente dès que l'on est en face des expressions non synonymes qui renvoient pourtant à un même référent. G. Kleiber dit :

« Pour un lexème comme *cheval*, par exemple, l'important est de ne pas mettre sur le même plan le sens de cheval et son référent, constitué en l'occurrence par la classe d'entités auxquelles s'applique le terme *cheval*. On parlera pour un tel référent de *dénotation*ou *dedénotatum* et on appellera *dénotata* les éléments particuliers qui composent cette classe. »<sup>31</sup>

En répondant à l'écho de cette opposition, nous disons que telle réflexion reflète toute une série de dénominations différentes, qui reflètent des points de vue définitoires différents, apparaissent néanmoins comme très voisines. Les logiciens médiévaux opposent déjà la *signification* ou le *sens* à la *suppositio* ou la *référence* ; S. Mill classifie les noms selon l'axe

---

<sup>30</sup> W. DJIKEY, *structures élémentaires de la pensée sémiotique néo-alamane*, Editions du Klapperstei, Mulhouse, 1996, P. 122.

<sup>31</sup> G. KLEIBER, *Problèmes de sémantique « la polysémie en question »*, Presses Universitaires du Septentrion, coll. *Sens et structures*, Paris, 1999, P. 30.

*connotation – dénotation*<sup>32</sup>, Port-Royal recourt à la distinction logique *compréhension – étendue*, qui a été reprise à époque plus récente sous les termes d'intension  $\hat{R}$  et d'extension et G. Frege (1892) a laissé à la postérité logique et philosophique le fameux couple Sinn (sens)  $\hat{R}$  Beedeutung (dénotation ou référence) avec la même signification linguistique ; il s'ensuit que d'après lui la pensée elle-même n'est pas indexicale, mais seulement son expression linguistique, en effet, il considère que les pensées sont éternelles et ne varient pas en fonction du contexte. Seule leur expression linguistique, lorsqu'elle est indexicale, est sensible au contexte.

Ainsi des phrases peuvent avoir un sens différent alors qu'elles sont équivalentes. Pour Michaël Dummett : « *Le sens d'un énoncé est déterminé par la connaissance des circonstances dans lesquelles il est vrai et celles dans lesquelles il est faux* ». <sup>33</sup>C'est pour cela qu'on peut affirmer sans tautologie que le sens est un élément de base pour l'identification d'un mot, pour que notre communication postule une compréhension bilatérale, c'est-à-dire, si le langage sert à communiquer et que chaque mot a son sens, et que chaque mot sert à définir quelque chose dans le monde extralinguistique, nous pouvons dire qu'il en est de même pour le sens dans le langage. Brièvement, le langage comme l'estimait G. Guillaume (1883-1960), sert avant tout à « *organiser la pensée humaine* », note paraît incontestable, qui sans lui serait une « *masse amorphe et indistincte [...] comme une nébuleuse* » (Saussure 1916 : 155). Mais sans limiter le glissement des sens à la base des mots sous l'effet de l'attribution des valeurs stylistiques, et la création d'autres utilisations dont P. Guiraud a parlé de « *sens et effets de sens* » pour nous montrer la différence entre le sens de base et sens contextuel ;

---

<sup>32</sup>  $\hat{R}$ connotation n'a pas le sens restreint actuel de contenu sémantique subjectif, variable, etc., mais correspond peu ou prou à la notion générale de sens. Pour une présentation critique de la « théorie des noms » de S. Mill (1724), voir G. Kleiber (1980).

<sup>33</sup> M. DUMMETT, *Philosophie de la logique*. Paris, Les Editions de Minuit, 1991, P. 53. Dummett a souligné que le sens est lié à la compréhension et à la vérité de sorte que le sens d'une expression est ce que nous savons lorsque nous comprenons l'expression ; cela s'apparente à une procédure de détermination de la référence de l'expression. Il faut cependant noter que connaître une procédure pour déterminer la référence n'équivaut pas à la mettre nécessairement en exécution.

G. GUILLAUME, *op. cit*

« Si un nom peut avoir plusieurs sens, ce sont des sens virtuels ; ce n'est jamais qu'un seul d'entre eux qui s'actualise dans un contexte donné. Chaque mot a un sens de base et un sens contextuel ; c'est le contexte qui précise le sens [...] Il ne saurait y avoir d'ambiguïté en dehors des jeux de mots ou calembours ; la règle un nom pour chaque sens reste impérative, et la langue élimine les possibilités de confusion qui pourraient se reproduire au cours de son développement ; c'est même une des causes de changements de sens. »<sup>34</sup>

Depuis Frege, avec sa théorie du signe, nous disons comment s'opère la distinction principale du sens et de la référence, qu'un terme *t* se réfère à *x*, si *t* exprime (signifie) un sens qui *détermine* *x*. C'est-à-dire, un terme *t* peut se référer à un objet *x* seulement par rapport à un certain sens que le terme exprime (et qui détermine *x*).

« Or, il est naturel d'associer à un signe (...) outre ce qu'il désigne et qu'on pourrait appeler sa dénotation, ce que je voudrais appeler le sens du signe, où est contenu le mode de dénotation de l'objet. (...) la dénotation des expressions « étoile du soir » et « étoile du matin » serait la même, mais leur sens serait différent.»<sup>35</sup>

Maintenant, seulement le terrain est prêt pour cette thèse que le lien régulier entre le signe, son sens, et sa dénotation, est tel qu'au signe correspond un sens déterminé et au sens une dénotation déterminée tandis qu'une seule dénotation est susceptible de plus d'un signe. De plus, le sens constitue une voie d'accès au référent, un même sens a dans des langues différentes, et parfois dans la même langue plusieurs expressions, et qu'il y a des expressions qui ont un sens mais on démontre qu'elles n'ont pas de dénotations.

La question « Que signifie tel mot ? » nécessite soit une définition verbalisée, soit « ça », le signe dans une communication donnée. Cependant, il faut aussi souligner qu'il y a deux niveaux du sens : d'une part, le sens en langue (le sens littéral), sur lequel les usagers de cette langue ont un savoir relativement stable, à l'aide des dictionnaires, d'autre part, le sens en emploi (effets de sens, sens contextuel, signification, sens en

---

<sup>34</sup> P. GUIRAUD, *La sémantique*, Que sais-je ?, PUF, n° , 9e édition, Paris, 1955, P.05.

<sup>35</sup> D. VERNANT, D. *Introduction à la philosophie contemporaine du langage*. Armand Colin, 2010. Annexe 8. PP. 215. 216.

discours, sens actuel, sens textuel,...), sur lequel les usagers s'expriment dans des conditions dites actuelles ; temps, lieu, registre, contexte, etc.

Dans le même temps, John Lyons propose de retenir celui de Husserl, à savoir « *le vainqueur d'Iéna* » et « *le vaincu de Waterloo* », véritables syntagmes qui désignent tous les deux Napoléon, mais qui, bien entendu, n'ont nullement le même sens, puisqu'ils ne désignent pas la même chose de Napoléon.<sup>36</sup>

Quoi qu'il en soit, il est important de distinguer la dénotation de la signification, sinon on ne s'expliquerait pas qu'il soit possible de « Concevoir un sens sans avoir pour autant avec certitude une dénotation » (Frege, 1971, 104). C'est le problème traditionnel que peuvent poser des mots comme *la licorne*, *la chimère*, *les fées*, *les anges*, mots qui ont un sens, mais ne correspondent pas à un référent. Cette vue qui découle du rapport existant entre le signe et ce qu'il désigne reste réfutable, dans la mesure où la linguistique d'inspiration saussurienne réclame tout entier la notion même de sens, conçu comme une image attachée au signifiant et dont il serait porteur, pour P.

Guiraud :

« Les mots n'ont pas de sens, ils n'ont que des emplois (...) Le sens tel qu'il nous est communiqué dans le discours, dépend des relations du mot avec les autres mots du contexte (...) Le sens, ou plutôt les sens de chaque mot sont définis par l'ensemble de ces relations et non pas par une image dont il serait porteur. Le terme de *sens* retrouve ainsi son étymologie, puisqu'il signifie « direction », c'est-à-dire orientation sur d'autres signes.»<sup>37</sup>

En revenant à l'exemple de Frege, nous notons que deux sens différents peuvent déterminer le même référent. Les termes « l'étoile du matin » et « l'étoile du soir » ont deux sens différents qui déterminent un seul objet comme référent, la planète Vénus. Mais si deux expressions ont le même sens elles doivent avoir le même référent, ou aucun référent, s'il n'y en a pas (raison : le référent, s'il y en a un, est précisément l'objet déterminé par

---

<sup>36</sup> J. LYONS, *Éléments de sémantique*, Larousse, Paris, 1978, P.296.

<sup>37</sup> P. GUIRAUD, *op. cit.*, P.20.

G. GUILLAUME, *op. cit*

le sens en question). Alors, qu'est-ce que donc le référent ? En ce propos, Jean Dubois & all., dans le Dictionnaire de linguistique disent que, le référent est l'objet ou l'être auquel renvoie un signe ; « *On appelle référent l'être ou l'objet auquel renvoie un signe linguistique dans la réalité extralinguistique telle qu'elle est découpée par l'expérience d'un groupe humain.* »<sup>38</sup> Une façon utile, quoique incomplète, de caractériser le sens, c'est-à-dire l'objet qu'étudie la sémantique, et d'indiquer d'abord ce qu'il n'est pas.

Revenons à l'exemple cité dessus par Husserl, à savoir « *le vainqueur d'Austerlitz* » et « *le vaincu de Waterloo* », c'est donc deux véritables syntagmes qui désignent tous les deux une personne connue dans le monde de l'Histoire, effectivement nous parlons dans ce cas de l'Empereur français Napoléon. L'opération dans ce cas est de faire recours à Napoléon en chair et en os que nous nous intéressons. Mais il ne faut surtout pas l'identifier au sens des deux exemples précédents, car le sens de chaque syntagme est différent de l'autre, voir opposés. Si référent est ce à quoi réfère le signe, certains linguistes le nomment objet réel, et l'opération qui consiste à faire correspondre au signe un référent s'appelle la référence.

Nous devons faire attention à ne pas confondre sens et référent, les logiciens qui ne manquent pas d'humour, disent à ce propos que, contrairement au Napoléon réel, même si le mot Napoléon est utilisé récemment ou bien est donné comme pseudonyme à une autre personne ne parle pas, en outre, le mot *chien* n'aboie pas, le mot *voiture* ne roule pas, auxquels en ajoute le mot *cheval* qui ne hennit pas, ne galope pas, contrairement aux animaux ainsi dénommés. Comme tout mot, ils ont un sens, mais ce sens est une réalité psychologique, à bien distinguer de la réalité extérieure. Il en est ainsi, à plus forte raison, de dire que l'existence d'un rapport entre le signe et la réalité extralinguistique ne doit pas être confondue avec l'existence même du référent. Le langage est le plus souvent utilisé pour évoquer le référent, situé dans la réalité extérieure, c'est à ce référent, bien plus qu'au sens, que les usagers du langage prêtent attention. Ainsi, cette remarque

---

<sup>38</sup> J. DUBOIS & al., *op. cit.*, PP. 404. 405.

nous enseigne la réalité suivante ; tout mot a un référent, ou autorise en effet des emplois référentiels, son référent qui, lui, ne fait pas partie du mot, ou seulement dans des cas tout à fait particuliers, par conséquent, un mot peut évoquer un référent ou ne pas en évoquer. Tout dépend de l'emploi qui en est fait.

Les exemples cités jusqu'à présent portaient sur des mots référentiels, autrement dit des mots de nature à comporter un référent, mais, on peut souligner avec insistance, l'existence d'autres mots qui ne comportent à aucun référent dans la réalité extérieure, c'est-à-dire l'absence de tout référent réel comme : *Pégase, licorne*, etc. qui désignent deux animaux fantastique dont leurs référents sont purement fictifs. En principe, les noms sont référentiels, même ceux qui ne désignent jamais des êtres ou des objets réels. Enfin, certains linguistes, comme Lucien Tesnière, opposent ainsi les mots pleins, référentiels, aux mots vides, non référentiels. Par conséquent, on peut dire qu'il arrive qu'un mot se serve de référent à lui-même, il est dit le métalangage, dans ce sens, C.

BAYLON et X. MIGNOT disent :

« Le langage et ses éléments peuvent être employés de telle sorte qu'ils soient leurs propres référents. Un manuel de grammaire française écrit en français emploie la langue française, les mots du français pour décrire cette langue, ses mots, les règles qu'elle suit. On pourrait lire, ce qui est étrange, mais exact et nullement incorrect, que « Nom est un nom ». Un tel usage est dit métalinguistique. (...) On appelle métalangage, ou métalangage, (...) l'ensemble des mots qui, toute en faisant partie d'une langue naturelle, prennent comme référent cette langue en elle-même et ses composants.»<sup>39</sup>

D'une façon générale, c'est ce que les linguistes dénomment comme le phénomène de la réflexivité ou la sui-référence, qualifié par l'expression métaphorique « phénomène d'optique », et pour bien illustrer cette complexité, nous prenons l'exemple d'une personne qui se regarde dans un miroir, logiquement, il aperçoit son image lumineuse parce que celle-ci, qu'elle émet, lui revient, est réfléchi par le miroir. Semblablement, la

---

<sup>39</sup> C. BAYLON et X. MIGNOT, *Initiation à la sémantique du langage*, ARMAND COLIN, 2010. P. 29.  
G. GUILLAUME, *op. cit*

démarche qui va du mot à son référent revient au mot, quand ce référent est le mot lui-même (son signifiant, son signifié, ou les deux à la fois).

Or, les paragraphes qui précèdent ont mis en lumière la distinction entre sens et référent.

Il est apparu aussi qu'il existait des mots non référentiels, et des mots référentiels qui se rongent dans des classes de mots. En effet, la notion du référent, nous oblige à évoquer l'autre notion de la référence. Les définitions suivantes vont nous montrer la nature de la référence ;

01)- « La référence est cette relation, orientée du signe au réel. (...) On emploie référence pour la relation qui unit une forme du discours à un objet ou une manifestation particulière de l'expérience des locuteurs. On peut l'opposer alors à dénotation. »<sup>40</sup>

02)- « La référence est (...) la relation qui unit une expression linguistique en emploi dans un énoncé avec « l'objet du monde » qui se trouve désigné par cette expression (...) est donc un acte intentionnel visant à établir cette relation mots/monde.»<sup>41</sup>

03)- « La référence désigne une propriété du signe linguistique ou d'une expression de renvoyer à une réalité. Le référent est la réalité qui est pointée par la référence.»<sup>42</sup>

04)- « La référence est la propriété d'un signe linguistique lui permettant de renvoyer à un objet du monde extra-linguistique, réel ou imaginaire.»<sup>43</sup>

Ces définitions visent de manière générale à mettre en certitude la thèse suivante : La fonction référentielle est essentielle au langage, autrement dit, cette dernière n'est pas faite à un objet réel, mais à un objet de pensée, bref, c'est une relation à l'intérieur des formations idéologiques d'une culture donnée, sans repousser de côté que certains auteurs ont confondu entre les deux notions en question, évidemment, le référent et la référence dont on trouve ce point de vue notamment chez J.-C. Milner (1982 : 10) qui a conceptualisé la partition entre référence virtuelle (c'est-à-dire de référence potentielle, d'aptitude à avoir des référents) et référence actuelle (autrement dit à l'évocation effective d'un ou de plusieurs référents) et où référence est employé avec le sens de référent. En soi, le mot cheval permet de référer à n'importe quel cheval du monde réel ou d'un monde imaginaire : c'est sa

---

<sup>40</sup> G. KLEIBER, *op. cit.*, P. 30.

<sup>41</sup> F. NEVEU, *Dictionnaire des sciences du langage*. ARMAND COLIN, 2 éditions. Paris. 2011. P. 303.

<sup>42</sup> P. CHARAUDEAU & D. MAINGUENEAU, *Dictionnaire d'analyse du discours*. Seuil. Février 2002. PP. 487.488.

<sup>43</sup> J. DUBOIS & all, *op. cit.*, P. 404.

référence virtuelle. Mais quand on l'emploie, il réfère plus ou moins précisément (ou il ne réfère pas) à tel cheval, vrai ou effectif : c'est la référence actuelle.

En plus, du sens dénotatif, un mot référentiel comporte des connotations, sous ce terme, le contenu visé du mot communiqué varie comme nous avons cité ci-dessus. Alors, il met en considération les jugements de valeurs portés sur le(s) référent(s) du mot, c'est une opération bivalente, du côté du référent, et du côté du mot lui-même. Du reste, il n'y a pas de sens sans signe, puisque sans signe, il n'y a pas de langage du tout. Mais il faut tenir compte d'autre chose. Accepter que les signes réfèrent à quelque chose, c'est-à-dire, accepter qu'ils ont leurs référents, revient aussi, d'une certaine manière, à accepter l'existence de ce référent. La référence repose ainsi crucialement sur un « axiome d'existence » : « *Tout ce à quoi on réfère doit exister* » (J. R. Searle, 1972 :121)<sup>44</sup>

Ce vice versa entre le sujet, les signes et le monde institue que cette acception est le vif de la vision pragmatique envers le langage comme instrument d'action sur le monde pour le structurer selon la pensée individuelle ou collective. Se rassurer de cette idée, nous mène à dire que à chaque unité lexicale s'attache un ensemble de conditions de vérités qui doivent être compatibles avec un segment de réalité. Or, nous risquons de se tomber dans une sorte d'ambiguïté due de la référence externe par rapport à ce qui est conventionnellement adapté au sein d'une institution sociale et par rapport au monde réel qui possède un statut privilégié car la réalité est ce que nous pensons qu'elle est, ainsi que notre langage ne doit pas tourner son dos vers « le dehors » de notre pensée.

#### 1.4. Sur la notion de l'ambiguïté

Parmi les unités référentielles du langage, il en est certaines, d'un type attesté dans toutes les langues, qui sont particulièrement remarquables :

---

<sup>44</sup> J. R. SEARLE, *Les actes de langage*, Paris, Hermann. 1972 In : G. KLEIBER, *Problèmes de sémantique ; La polysémie en questions*. P.U. de Septentrion. Paris. 1999. P. 17.  
G. GUILLAUME, *op. cit*



elles servent à référer sans pourtant posséder en propre de référence virtuelle. Comme nous avons précédemment approché les deux notions qui représentent la pierre angulaire de ce modeste travail ; le sens et la référence virtuelle, on pourrait même se demander si elles ont un sens en propre. Mais nous avons aussi constaté que tout moyen d'accès au référent relevait au sens, ce qui pousse à inclure anaphoriques et déictiques.

L'anaphore et la déixis (les indexicaux) représentent généralement des procédés différents, parfois ambigus, qui constituent au fond l'image répétitive dans le langage.

Ils permettent d'éviter la répétition formelle, en s'appuyant sur le principe de l'économie. Malgré, l'indexation référentielle ambivalente de nombreux énoncés, même si une telle indexation *a priori* indéfinie peut être la plupart du temps résolue à la lumière du contexte. Bref, ce sont des mots plus usuels que les autres, et se présentent ainsi comme des mots bons à tout faire. Grâce à ce mécanisme référentiel, le processus réflexif poussé par la fonction référentielle se plongera dans le désir de s'adapter avec les conditions nécessaires et suffisantes pour préciser un contenu visé à travers une forme énoncée. Et de fait, que le contenu commun entre les lexèmes ne soit pas à la portée de l'autre, le message ne passe pas et la communication s'échoue. Ceci veut dire que, à proprement parler, une « mise entre parenthèses » de cette communication, voulant dire, de cette unité lexicale. Ici, après ce constat, il s'agit d'une ambiguïté qui s'instaure au sein de la pensée de l'autre. Alors, que faut-il entendre par l'ambiguïté ?

Il est important de bien voir que le phénomène de l'ambiguïté est trouvable dans tous les niveaux du langage ; syntaxique, lexical, morphologique, et sin qua non sémantique, comme l'a fort justement dit Joëlle Gardes-Tamine, « *il s'agit d'un fait de langage, enraciné dans la syntaxe* » (Tamine, 1979, 80). De nombreux observateurs ont mis en évidence l'ambiguïté constitutive du discours, qu'elle tienne à son opacité (Todorov, 1967), à son cryptage (Paulhan, 1977) ou à son flou prédominant (Martin, 1983). De toutes les possibilités que le phénomène de l'ambiguïté nous

offre, nous avons décidé d'étudier l'ambiguïté référentielle, qui a fait l'objet d'un nombre restreint de travaux.

La notion de l'ambiguïté, fréquemment convoquée dans l'analyse sémantique des textes, elle-même souffre d'une sorte d'ambiguïté, d'un flou conceptuel qui réside au niveau du mot, et s'explique par des appellations telles que « indéfinition », « indétermination », « ambivalence », « équivocité », « opacité », etc. Selon Catherine Fuchs, dans son ouvrage *Les Ambiguïtés du français* (1996) qui distingue l'ambiguïté :

« Il s'agit : (I) de la sous-détermination (indétermination, non-dit, généralité floue, approximation), où le sens, bien qu'indéfini, reste attaché de manière univoque à l'énoncé, et peut donc toujours être précisé ; (II) de la sur-détermination (présupposé, sous-entendu, cumul de sens par lapsus, mots-valises ou jeu de mots), où le sens, bien que plurivoque, produit des significations que le co-énonciateur surimpose les unes aux autres.»<sup>4546</sup>

Nous pouvons voir dans cette définition amalgamée, la possibilité de véhiculer un aspect particulier pour ce phénomène plus générale qui consiste, à une seule unité, se manifester, selon le contexte, sous des contenus variables. Cependant, l'existence de ces variantes, identifiées comme telles parce qu'elles sont en complémentarité avec l'expression à laquelle ont été attachées. Cela peut être illustré par la définition de C. Fuchs citée par Franck Neveu ;

« Nous dirons qu'une expression linguistique (qu'il s'agisse d'une unité morphologique ou lexicale ou d'une construction syntaxique) est effectivement ambiguë : • si cette expression donne lieu à une pluralité d'interprétations (disjointes et mutuellement exclusives) dans un contexte dans la taille est spécifié ; s'il s'agit du contexte de la phrase, l'ambiguïté doit perdurer jusqu'à la fin du décodage de la phrase ; • si l'ambiguïté de l'unité est vérifiée dans la structure où elle apparaît ; et inversement si l'ambiguïté de la construction est vérifiée avec les

4

9 unités qui l'instancient.»

---

<sup>45</sup> C. FUCHS, *Les Ambiguïtés du français*, Ophrys. Paris.1996. P.30.

<sup>46</sup> F. NEVEU, *op. cit.*, PP.32.33.

G. GUILLAUME, *op. cit*

De même, R. Martin part d'une sémantique fondée sur la notion de vérité pour analyser les notions de flou (plus ou moins vrai), d'indécidabilité (ni vrai ni faux), et de non-dit par rapport à l'ambiguïté (simultanément vrai et faux). Si le sens d'un phénomène phrastique est défini comme « *l'ensemble des conditions dans lesquelles il peut être déclaré vrai, une phrase sera ambiguë dans sa fonction référentielle* » si il est le lieu d'ensembles de conditions au moins partiellement disjoints. » (Martin, 1985 :147)<sup>47</sup> Nous ajoutons que la phrase ambiguë, est une phrase qui appartient à un ordre de construction formellement juste, mais, par conséquent, offre plusieurs interprétations, ce qui met en question sa valeur véridique. En plus, l'ambiguïté dans la conception de G. Mounin peut également résulter d'une homonymie lexicale et se dit d'une ;

« Séquence linguistique qui peut être interprétée de plusieurs manières différentes, et qui est donc susceptible de plusieurs analyses différentes à un niveau quelconque morphologique, syntaxique et sa description structurale ou sémantique- de la description linguistique »<sup>48</sup>

Il s'ensuit tout logiquement que, ce maladresse qui a pour résultat de rendre le sens d'un énoncé douteux : il suffit d'un mot équivoque, d'une inversion syntaxique relevant à la structure de surface ou à une construction sous-jacente, d'un signe de ponctuation mal à propos. Ce phénomène est lié à la mise en discours d'un énoncé, selon la définition de P. Charaudeau et D. Maingueneau qui voient que ; « *Ce phénomène se produit lorsqu'une même phrase présente plusieurs sens et est donc susceptible d'être interprétée de diverses façons.* »<sup>49</sup> Continuons toujours dans la même réflexion, nous disons que cette propriété peut avoir des causes diverses en analyse du discours, on peut parler d'ambiguïté discursive, laquelle provient de l'opacité de leurs saillances ;

« L'ambiguïté discursive porte non pas sur le sens des mots du lexique ou de la construction phrastique, mais sur le sens implicite. En effet, un même énoncé peut avoir une signification différente selon l'inférence que l'on est conduit à produire pour l'interpréter. »<sup>53</sup>

<sup>47</sup> R. MARTIN, *Sémantique et automates*, PUF, Paris, 2001. P.48.

<sup>48</sup> G. MOUNIN, *Dictionnaire de la linguistique*, PUF, 3 éditions. « Quadrige ». Paris. Juillet 2000. P. 284.

<sup>49</sup> P. CHARAUDEAU & D. MAINGUENEAU. *Op. cit.*, PP.33. 34. <sup>53</sup>J. COURTES et A. J. GREIMAS, *op. cit.*, PP.320.321.

La simultanéité de plusieurs lectures ou interprétations possibles d'un seul énoncé, sans prédominance de l'une sur l'autre, est provoquée par le caractère plurisémiq ue des unités ou des expressions et leurs représentations sémantiques. En outre, la possibilité de la transmutation linguistique de l'expérience humaine et son rôle primordial dans l'opération de la structuration du réel renforcera notre besoin expressif et le transforme en suffisance expressive, ce qui nous permet de traduire ou d'interpréter le monde, à moins que, cette structuration « calque » du monde nous fait défaut en face des situations dites opaques ou bien qualifiées par le couple sous-déterminées ≠ surdéterminées. De façon générale, une théorie systématique de l'indexicalité tient compte de trois relations : la relation entre la pensée indexicale et son expression linguistique, la relation entre la pensée indexicale et l'objet réel sur lequel elle porte, et la relation entre la pensée indexicale et le comportement qu'elle contribue à rationaliser.

Enfin, il arrive que, loin de générer l'équivocité, de réduire les risques d'indétermination du discours et d'en canaliser l'interprétation. Malgré les nuances qui viennent d'être apportées, on doit reconnaître que l'ambiguïté se situe majoritairement du côté de la polyvalence langagière et des aléas communicationnels. Dans ce cas, nous basons sur le rapport unissant la fonction référentielle de certains mots dits indexicaux, relatifs au sujet énonçant et l'ambiguïté référentielle de ces mots dans plusieurs situations où le sujet énonçant prendra la trans-figurativité de son soi dans un monde projeté (possible).

## Chapitre II

De phénomènes indexicaux aux ambiguïtés  
référentielles

(La figuration de: Je, Ici,  
Maintenant) Dans

## *En Attendant Godot* de Samuel BECKETT

Afin de mettre l'accent sur l'objectif de notre analyse dans le chapitre suivant, nous commencerons par l'instauration d'une analyse sémiolinguistique de la possibilité de la pluri-figuration du sujet énonciateur. Une analyse de la notion de soi met en lumière le fait que celle-ci a une signification apparentée à celle de l'indexical *je*, sans lui être identique : la notion de soi est celle d'une personne qui la possède, et une énonciation de *je* réfère à la personne qui la fait. Bien qu'ils soient similaires, le rôle d'être le locuteur d'une énonciation et le rôle d'être le penseur de la pensée exprimée par les énonciations sont différents. En ce qui concerne le rôle de la parole indexicale dans la fixation de l'identité de soi, il faut dire que cette dernière apparaît comme un cas d'identité permanente : je proféré par une personne désigne toujours le même individu, ce qui n'est pas le cas avec ici, maintenant ou cet homme-là.

Nous savons que tout texte est une opération double, une rencontre en tête-à-tête d'une réalisation et d'une manifestation selon la conception Hjelmslèviennne.<sup>50</sup> De ce fait, notre lecture consiste à aller du signe-texte à son ancrage mental dans la sphère de la philosophie de l'esprit, et sa signification épistémique. En effet, notre texte est manifesté dans une langue naturelle le français- et dans sa forme écrite. Mais, il est tout important de souligner que ce texte a son caractère spectaculaire, il s'agit ici de la pièce théâtrale du dramaturge irlandais Samuel Beckett « *En attendant Godot* ». Alors, le découpage de la pièce en actes et en scènes est l'une des conditions primordiales de l'écriture théâtrale.

Notre objectif, au cours de l'analyse qui suivra, est d'atteindre l'applicabilité de certaines notions sémantiques et pragmatiques qui fondent l'« être » même de l'immanence. Cela ne peut avoir lieu sans la prise en compte obligatoire de la manifestation. Le but de notre recherche est l'étude de l'expression linguistique de la subjectivité par les indexicaux

---

<sup>50</sup> L. HJELMSLEV, *prolégomènes à une théorie du langage*, Les éditions de Minuit, Paris, 1971. P. 65.  
G. GUILLAUME, *op. cit*

dans différents types de discours, il nous a apparu nécessaire d'essayer de préciser la nature et les propriétés de l'indexicalité. Toutefois, en parlant d'indexicalité, on est porté à analyser en premier lieu les éléments subjectifs par excellence, les indexicaux « je, ici, maintenant » et l'une des questions qui surgit relativement à je est son rapport avec la notion de soi. Ainsi, grosso modo, en psychologie (cf. White 1999) le soi est compris comme un ensemble d'attributs qu'une personne attache à elle-même de la façon la plus catégorique, les attributs sans lesquels une personne trouve difficile ou impossible de s'imaginer. La notion de soi fait depuis longtemps l'objet de la psychologie et de la philosophie, le rôle du soi étant considéré comme essentiel dans la connaissance.<sup>51</sup> C'est dans ce sens qu'est utilisé en psychologie le terme d'identité ; ainsi, le sexe de quelqu'un fait partie de l'identité de quelqu'un, tandis que la profession ou la nationalité peuvent ou non faire partie de son identité.

En philosophie (cf. White 1999), le soi est d'habitude conçu comme l'endroit ultime de l'identité personnelle ; ainsi, si la pensée d'une récompense future ou celle d'une punition doit m'encourager ou me détourner d'une certaine action, je dois penser à la personne récompensée (moi-même) comme à la même personne qui doit supporter la difficulté et les épreuves des choses justes ou sauter les joies du péché en vue de cette récompense ultime. Bien sûr que ce même soi, cette même identité apparaît dans des transactions beaucoup plus terre-à-terre : si j'achète un gâteau c'est parce que je pense que c'est moi, la même personne qui le choisit qui aura le plaisir de le goûter. C'est ce soi dont l'identité est au bout de chaque action et est impliquée dans chaque morceau de connaissance que constitue la préoccupation des philosophes.

Généralement on pense à soi ou à la personne comme à un système physique qui persiste après des changements dans ses états mentaux ; une question qui surgit dans ce cas est la suivante : Qu'est-ce qui nous fait maintenant la même personne que celle que nous étions il y a dix ans ? La

---

<sup>51</sup> Ceci parce que, entre autres, la reconnaissance par nous des individus consiste dans la connexion entre nos façons objectives de penser aux individus et les rôles que ces individus jouent dans nos vies à un moment donné.

réponse à cette question passe par des hypothèses relatives à la non-existence de la substance non-physique (ou âme)<sup>3</sup>, à l'importance relative de la continuité corporelle (et spécialement de la continuité du cerveau) et de la continuité psychologique<sup>4</sup>. Cette question engendre aussi d'autres problèmes : a) des problèmes normatifs comme ceux sur la nature ou la justification des sacrifices que nous faisons ordinairement pour nos soi futurs (cf. Perry 1998b et l'Introduction cidessus), b) le problème de (la nature de) la conscience et c) le problème de la connaissance de soi : la connaissance que nous avons de nous-mêmes semble, de certains points de vue, très différente de la connaissance que nous avons des autres.

Les questions sur la figuration du soi sont donc typiquement des questions relatives a) aux personnes et aux esprits, b) aux capacités d'auto-réflexion comme la connaissance de soi et la référence à soi et c) à la sémantique et la pragmatique de je. Il est clair que pour notre propos c'est l'aspect (c) qui est le plus important. Avant de s'en occuper, plus précisément avant de s'occuper de la notion de soi et de son rapport avec les indexicaux, plus précisément l'indexical « je », et des questions qui en résultent, notamment celles relatives aux différentes formes de la figuration du soi, il nous semble convenable de passer en revue les hypothèses impliquées par les questions (a) et (b) ci-dessus.

## 2.1. Les indexicaux et les ambiguïtés de la figuration du soi

La notion de l'ambiguïté référentielle de la figuration de soi est loin d'être limitée par une simple représentation, elle occupe une place grandissante dans la réflexion indexicale. À coups d'exemples, de formules, de représentations proposées, chacun présente une structuration conceptuelle de phénomènes divers, le tout étant étrangement imbriqué dans un dédale terminologique peu engageant. On voudrait, à travers ce modeste travail donc de tenter de mettre un peu d'ordre dans cet entrelacs de propositions afin de mieux cerner les phénomènes abordés, tout en cherchant à mesurer leur importance relative.



Et tout d'abord, que faut-il entendre par « ambiguïté » dans ce contexte? Bien qu'il faille garder à ce terme son acception habituelle (possibilité de comprendre une phrase de plusieurs manières), il ne s'agit certes pas de ce à quoi le cadre génératif nous a habitués, à savoir la distinction syntactico-sémantique qui se fonde, par exemple, sur les deux interprétations de *la vue d'un serpent est étonnante*. Il s'agit là, pour ainsi dire, d'ambiguïtés « figuratives », inhérentes à certaines représentations du sujet, son temps et son lieu. En effet, tout autre est la situation des ambiguïtés référentielles de la figuration de Soi car pour référer, il faut utiliser une phrase et ce faisant, nous établissons une relation entre des mots, des événements, des individus et des objets qui doivent être identifiés comme tels par l'interlocuteur, dans une situation donnée, pour que la phrase puisse être comprise et établir les règles d'un raisonnement juste, les logiciens et les sémanticiens en viennent à constater que certaines formes de la langue naturelle font obstacle à l'application de ces règles.

Notre conception de soi n'est pourtant pas celle d'une simple entité persistante à laquelle certains événements mentaux et actions sont attribués : il y a en plus la connaissance de soi comme un cas spécial de connaissance où le connaisseur et le connu sont identiques. À part la pensée à nous-mêmes comme à des personnes persistantes, nous avons l'idée de nous-mêmes comme agents *R* en tant que sujets de l'action et pas seulement comme objets auxquels arrivent des choses ; l'agent est en même temps le connaisseur et l'endroit ultime de l'identité personnelle. Cette vision du soi fait surgir la question si on peut faire sens de l'action, de la liberté ou de la responsabilité dans le cas où toutes nos actions sont ou ne sont pas causalement déterminées. Selon M. Galmiche : « *La langue sera alors considérée comme comportant des zones d'obscurité susceptibles de compromettre la validité du raisonnement* ». <sup>52</sup>

La connaissance de soi en toute conscience, d'une connaissance ( croyance) sur soi sans savoir qu'il s'agit de soi (comme les croyances relatives à sa propre personne que l'on voit dans le miroir sans se reconnaître). Ainsi, selon Perry, la connaissance de soi est un cas spécial d'interaction avec des

---

<sup>52</sup> [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/search/M. GALMICHE, Les ambiguïtés référentielles ou les pièges de la référence \[Article\].19.05. 2014/ PP.01-28.](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/search/M. GALMICHE, Les ambiguïtés référentielles ou les pièges de la référence [Article].19.05. 2014/ PP.01-28.)

choses via les *notions*<sup>53</sup> qui servent a) de dépôt pour l'information sur les objets qui sont en certaines relations importantes avec le connaisseur et b) comme éléments motivants pour les actions dont le succès dépend de l'objet qui est dans une relation avec l'agent. L'identité est une telle relation, et les notions de soi jouent ce rôle spécial : elles sont a) des dépôts pour l'information acquise dans des conditions normalement auto-informatives et b) des éléments motivants pour les types d'action dont le succès dépend normalement des faits sur l'agent. La connaissance de soi implique de telles notions de soi, tandis que les croyances sur soi sans savoir qu'il s'agit de soi n'en impliquent pas.

Pour ce qui est du rôle de la parole indexicale dans la connaissance de soi, il faut préciser que la connaissance de soi est la connaissance d'une personne par cette même personne-là, avec l'observation additionnelle que la personne doit être connue via une relation l'identité avec elle-même, relation confirmée avec chaque profération de je. Cela confère immunité aux échecs d'identification. Ainsi, la référence par la première personne est une référence qui implique une connaissance de soi interne, via le soi qui est unique, primitif, inexplicable et irréductible. Or, tout énoncé est supposé se produire dans un environnement pragmatique déterminé, qu'on pourrait appeler *le monde vériconditionnel possible* (réel ou imaginaire). Ainsi, ce monde est régi par la triade expérimentale absolue « *JE, ICI, MAINTENANT* ». Encore plus explicite est la position de chaque élément de la triade dans le jeu des paramètres de l'instance, le temps et l'espace. Donc, la question qu'il fallait poser est comment cette triade perde-t-elle le chemin rigide de sa référence tout en étant dans la sphère de l'opacité de la quête du sens-sujet hétéronome ?

### 2.1.1. L'opacité du sujet: le « Je » pluralisé

---

<sup>53</sup> Perry (1998a, 1998b) définit les notions comme les idées que l'esprit a de choses. Les idées de propriétés et de relations il les appelle idées. Une croyance, selon Perry, est un complexe dans lequel une idée de propriété ou de relation est associée à un nombre approprié de notions de choses. Le fait que les choses que les notions représentent se trouvent dans la relation que l'idée indique constitue le contenu d'une croyance. Un groupe de croyances relatives à la même notion est un fichier.

G. GUILLAUME, *op. cit*

Qu'est-ce qu'un sujet qui dit « je » par rapport à son temps et à son lieu dans le monde du texte écrit ou spectaculaire? Psychologique, grammaticalement phrastique, syntaxique, psychanalytique, philosophique ? Ou une masse de figurations au sein du « Je » dans chaque texte. La question du sujet, telle qu'elle a été débattue, possède toutes les apparences d'une impasse. Les discussions auxquelles elle a donné lieu peuvent sembler appartenir à une époque lointaine ; le mot et les présupposés n'en ont pas moins été remis en circulation de multiples manières ; ils se sont même enrichis de diverses acceptions, à commencer par celles qui se sont constituées autour du « soi ».

Parmi les *indexicaux purs*, « je » constitue un cas spécial. Pour l'analyser, Perry utilise les notions de *fichiers mentaux* et *mémoire-tampon*,<sup>54</sup> empruntées à l'intelligence artificielle. Ces notions lui permettent de désigner respectivement les représentations mentales des noms propres et des indexicaux.<sup>89</sup> L'usage d'un même nom propre permet souvent de référer au même individu, tandis qu'avec le même indexical, on fait souvent référence à des individus distincts. Contrairement aux noms propres, les indexicaux ne permettent pas de stocker de l'information dans un fichier qui serait étiqueté par l'indexical en question. Il convient de parler, dans leur cas, d'une mémoire-tampon constamment vide qui n'est remplie que lors de l'acte de pensée ou de parole. Mais pour ce qui est du « je », le rôle d'être le locuteur d'une énonciation et celui d'être le penseur de la pensée exprimée par les énonciations sont différents bien qu'ils soient similaires.

Frege avait déjà constaté la complexité des problèmes soulevés par « je » dans son article « La pensée », notamment quand il s'agit de penser à soi-même.<sup>55</sup> Saposition semble soutenir que « je » utilisé pour communiquer fonctionne comme les autres démonstratifs, c'est-à-dire que son sens peut être complété d'une manière appropriée pour des phrases comportant ces démonstratifs mais utilisé pour penser à soi-même, il possède un sens incommunicable. Frege donne l'exemple suivant :

---

<sup>54</sup> J. PERRY, « Notions de soi » in *Problèmes d'indexicalité*. Stanford, CSLI Publ., 1999, PP. 135-157.

<sup>55</sup> G. FREGE, *Écrits logiques et philosophiques* (trad. de Claude Imbert). Paris, Seuil, 1970, PP. 170-194.

« Prenons le cas suivant. Le Dr Gustave Lauben dit : « J'ai été blessé. » Leo Peter l'entend et rapporte, quelques jours plus tard : « Le Dr Lauben a été blessé. » Cette proposition exprime-t-elle la même pensée que prononça le Dr Lauben ? (...) La pensée dont Leo Peter fait part

60

n'est pas celle que le Dr Lauben a exprimée ».

Donc pour Frege, quand on pense à soi-même, on saisit des pensées que les autres ne peuvent saisir, qui ne peuvent être communiquées.

« *Je* » est le paradigme des analyses directement référentielles, il a un caractère essentiel et inéliminable par rapport aux autres indexicaux. Ainsi deux priorités, ontologique et épistémique, son utilisation correcte ne peut pas échouer à référer à l'entité à laquelle on veut qu'il réfère, ainsi que son emploi par un locuteur diffère radicalement de l'emploi qu'il fait des autres indexicaux ; la connaissance ou la croyance de soi doit être exprimée sous la forme de première personne pour être connaissance ou croyance sur soi.

#### 2.1.1.1. La figuration de soi à la 1<sup>ère</sup> personne

Le « je » de l'énonciation ou « le sujet universel » est une figuration de l'instance productrice du discours en même temps que de l'instance dont on parle. Le « je » de l'énoncé. Ainsi, lorsque je dis « *Je suis né après l'indépendance* », « je » désigne à la fois celui qui profère cette parole et celui dont il est question, moi, dont on précise le passé. Sans doute, dire « je » est la façon la plus naturelle et commune de se figurer, de raconter l'histoire d'un sujet qui traverse les propos, qui s'énonce et qui s'interroge par rapport à son ancrage existentiel, son « lieu » de valeur, son temps, etc. Le dire du soi tisse un rapport étroit avec le psychisme qui sera une représentation de son moi, il retracera l'histoire de sa personnalité, de se réinventer, de défaire d'un passé qui pèse et mettra en lumière une large part de son intimité. Pour autant, devons-nous penser que c'est une manière de s'exprimer ? Nous citons J. Laurent :

« Pour ma part, j'admets volontiers qu'il n'y a pas de façon littérale de se mettre en scène comme instance productrice du discours, mais seulement des

G. GUILLAUME, *op. cit*

figurations diverses. La première personne du singulier n'est que l'une des possibilités que la langue met à notre disposition. C'est celle par laquelle nous donnons une image de nous-mêmes parfaitement unifiée et simple. Et ce choix dépend largement des circonstances de discours dans lesquelles on parle. »<sup>61</sup>

G. FREGE, « *La pensée* » in *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil, Paris, , 1970, PP. 178-179 <sup>61</sup> J. LAURENT, *La figuration de soi*, Méthodes et problèmes. Université de Genève : Département de français moderne, (2003).PP. 01-15.

Autant de signes qui nous laissent à penser que nous assistons à une réhabilitation de la figure de soi qui introduit une dimension fragmentaire dans sa composition. A tel point que nous pourrions désigner le parallèle de ces mélanges de réflexions avec celle de la polyphonie qui cherchent à cerner l'atmosphère du genre de la figuration de soi, citons encore J. Laurent lorsque celui-ci parle de cette figuration de soi pour l'auteur d'un texte autobiographique :

« Etre fidèle au moi, ce n'est pas le fixer une fois pour toutes mais l'épouser dans sa fluctuance d'où la forme même du livre (un livre qui ne cesse de se transformer par ajouts), conçu pour se transformer au même temps que son auteur.»<sup>62</sup>

Après avoir conçu que le moi est simplement le résultat de tous les sois acquis durant son vécu et qui lui façonnent selon la dimension sociétale du sujet. Nous pourrions dire que l'explosion de l'unicité de l'unité indexicale « je » est parfaitement relative, ainsi que sa relation directe avec non pas tous les éléments du contexte, mais avec un seul élément qui est celui qui prend charge de l'énonciation (voir les travaux de M. Bakhtine et O. Ducrot sur la polyphonie en littérature et en linguistique). La remise en question de l'unicité du sujet parlant ainsi que de la rigidité auto-désignative personnelle passent notamment par les arcanes de la figuration du soi.

Notre hypothèse de départ est que nous rappellerons que Guillaume a parlé des éléments relatifs aux mécanismes fondamentaux de la « *pensée pensante* »<sup>63</sup> qui nous semblent utiles pour ce travail. Voilà l'exemple qui sert à montrer d'une façon plus précise que la figuration de soi est une voie qui précède l'entrée de la conscience de soi, en faisant face à la certitude du sujet :

**(a)**

VLADIMIR- On ne pensait pas à mal.

ESTRAGON- C'était dans une bonne intention.

POZZO- La route est à tout le monde.

VLADIMIR- C'est ce qu'on se disait.

POZZO - C'est une honte, mais c'est ainsi.

ESTRAGON - On n'y peut rien.

POZZO - Ne parlons plus de ça. Debout ! Chaque fois qu'il tombe il s'endort. Debout, charogne ! Arrière ! Arrêt ! Tourne ! Voyez-vous, mes amis, je suis heureux de vous avoir rencontrés. Mais oui, sincèrement heureux. Plus près ! Arrêt ! Voyez-vous, la route est longue quand on chemine tout seul pendant... pendant... six heures, oui, c'est bien ça, six heures à la file, sans rencontrer âme qui vive. Manteau ! Tiens ça. Manteau ! Le fond de l'air

In <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/figurationsoi/> Consulté le : 04.05.2015.

<sup>62</sup>*Ibid.*

<sup>63</sup> G. GUILLAUME, *op. cit.*, P.416.

est frais. Fouet ! Voyez-vous, mes amis, je ne peux me passer longtemps de la société de mes semblables, même quand ils ne me ressemblent qu'imparfaitement. Pliant ! Plus près ! Arrière ! Encore. Là. Arrêt ! C'est pourquoi, avec votre permission, je m'en vais rester un moment auprès de vous, avant de m'aventurer plus avant. Panier ! Le grand air ça creuse. Panier ! Plus loin ! Là ! Il pue. A la bonne nôtre. (P.36)

Nous savons que tout acte de parole demande un statut référentiel, selon le principe de la théorie de la polyphonie qui conteste la thèse classique en linguistique de l'unicité du sujet parlant, en réclamant la présence de voix en un seul acte énonciatif. C'est-à-dire la cohabitation de plusieurs statuts référentiels au sujet dans le langage. Donc, l'activité énonciative se définit comme la possibilité de produire par l'acte discursif l'image de soi en plusieurs statuts référentiels dont le modèle est *mutatis mutandis* le « je ». Mais, du jeu des forces, les sujets de chaque personnage sont régis par les lois qui les régissent, la conscience de soi en vient à prendre une forme de l'infinité du « puréchange, et l'op-position dans soi-même, la contradiction », dans laquelle sont amalgamés pour qu'ils deviennent un désir de soi de la conscience de soi, l'objet figure de soi doit se poser hors à la conscience de soi, porter en soi la même relation désirante pour être une autre conscience de soi ; ainsi, « la conscience de soi n'atteint sa

*satisfaction que dans une autre conscience de soi »,<sup>56</sup>comme a dit G. Guillaume :«*

*L'acte humain de langage recouvre une activité pensante quelconque, il est forcé que les opérations de pensées impliquées dans cette activité s'accompagnent d'un statut référentiel.»<sup>65</sup>*

Si, pour nous, dans ce rapport en miroir de deux consciences de soi indépendantes l'une de l'autre mais se référant l'une à l'autre. C'est ainsi que Vladimir et Estragon changeaient le ton de leur voix lorsque Pozzo avait déclaré sa propriété des lieux en disant qu'ils ne pensaient pas à faire mal, ainsi que leur attente était dans une bonne intention. Le reflet de la conscience de soi chez Estragon se voit dans la conscience de soi chez Vladimir. Tant que Pozzo, le Maître de l'esclave Lucky, se voit au début de son entrée d'un air mécanique, posant son esclave hors sa conscience de soi pour marquer l'existence de l'être-pour-soi, surtout dans l'agir de son esclave « Lucky »; « POZZO Plus vite ! Arrière ! », « Charogne », « Arrière ! Arrêt ! Tourne ! », etc. En plus, le Maître Pozzo se rapporte au couple « Vladimir et Estragon » par le même mode immédiat mais d'un dosage différent par lequel il se rapporte à son serviteur ; « Pozzo - C'est une honte, mais c'est ainsi (...) Ne parlons plus de ça. Voyez-vous, mes amis, je ne peux me passer longtemps de la société de mes semblables, même quand ils ne me ressemblent qu'imparfaitement», de l'ordre mécanique et le sentiment de la puissance absolue. Donc, nous disons que le même moi est le résultat de plusieurs sois attachés à ce moi « notion un peu opaque et imprécise ».

De plus, l'autre côté du fil est l'esclave « Lucky » qui représente par son façonnement le soi du serviteur en écartant par la négation le moi d'âme de l'être comme l'être de son maître. En aléas, l'esclave ne voit sa conscience de soi que dans l'obéissance aux ordres de son maître, et plus qu'il soit béni par son maître plus qu'il s'efface de la scène de son âme le « je » qui le représente hors le soi du maître, le « oui » ou le silence prennent la place

---

<sup>56</sup> D. PLOURDE, *Je qui devient Nous et Nous qui devient JE*, Mémoire présenté à la Faculté des Arts et Science, Université de Montréal, août 2010, PP.05.06.07. <sup>65</sup>G. GUILLAUME, *op. cit.*, PP. 416.417.

du « je » et façonne une relation de dépendance au soi absolu de son maître. Dans l'une de ses pensées, Pascal (582, éd. Le Guern) atteste à la fois que cette notion existe et la pose comme extrêmement problématique. Pascal semble dire que le moi est une entité parfaitement illusoire ;

« Qu'est-ce que le Moi? (...) celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il? Non, car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on moi? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce moi s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme? Et comment aimer le corps ou l'âme sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi puisqu'elles sont périssables ? »<sup>57</sup>

J. Laurent, en commentant le passage célèbre de Pascal posait la question qu'il faille poser : « Où situer le moi, se demande Pascal? Est-ce que le moi tient à des qualités qui sont éphémères et périssables comme la beauté, ou les qualités intellectuelles, ou même la mémoire ? Que reste-t-il d'un moi lorsque ces qualités passagères lui sont ôtées? »<sup>67</sup>

Pascal semble suggérer que le moi ne saurait avoir d'existence que spirituellement et que ce n'est jamais ce moi essentiel qu'on aime dans la vie réelle, mais un moi affublé de qualités empruntées, en aléas, cette condensation du moi avec tous ses vécus rendre son existence chargé par des qualités abstraites et intouchables futile, faible ou illusoire. La rigueur épistémologique de cette pensée permet de mettre le sujet beckettien dans le moule du sujet hétéronome, soumis par le tiers actant de son monde projeté. Ainsi se termine cette explication par l'oubli du sujet « Estragon » dans l'ouverture du deuxième acte, ce moment qui a passé inaperçu pour « Estragon » est le résultat d'un autre moment absolu et infini, celui de l'attente atemporel. Cette attente pour lui est un moment éphémère qui engendre un retour au début de l'existence pour marquer le rejet du sujet opprimé par son sac-à-dos passionnel.

---

<sup>57</sup> J. LAURENT, *op.cit.*, 2003.

In

<http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/figurati/onsoi>.

<sup>67</sup>Ibid.

G. GUILLAUME, *op. cit*



(b)

ESTRAGON Nous sommes contents. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant qu'on est contents ?

VLADIMIR On attend Godot.

ESTRAGON C'est vrai.

VLADIMIR Il y a du nouvel ici depuis hier.

ESTRAGON On n'était pas là hier.

VLADIMIR Mais si. Tu ne te rappelles pas. Il s'en est fallu d'un cheveu qu'on se soit pendu. Qu'on -se- soit- pendu. Mais tu n'as pas voulu. Tu ne te rappelles pas ?

ESTRAGON Tu l'as rêvé.

VLADIMIR Est-ce possible que tu aies oublié déjà ?

ESTRAGON Je suis comme ça. Ou j'oublie tout de suite ou je n'oublie jamais.

VLADIMIR Et Pozzo et Lucky, tu as oublié aussi ?

ESTRAGON Pozzo et Lucky ?

VLADIMIR Il a tout oublié ! (p.90)

Cette évasion du monde marque un manque qui s'avère insupportable, négatif et instable au niveau de l'existence du sujet individuel, tout en se penchant dans la sphère de l'existence d'un sujet pluralisé. Tous deux valables et semblent vrais. De son côté Descartes, dans le *Discours de la méthode* (1637), avait, quelques années auparavant, pensé le moi sur un mode extrêmement abstrait et impersonnel, comme une substance pensante :

« ...je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui pour être n'a besoin d'aucun lieu ni dépend d'aucune chose matérielle, en sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distinct du corps. »<sup>58</sup>

Citons ce passage est, certainement, au profit du poids de la conception de l'unité

« Moi »- dans le but de prouver l'existence d'une équivocité au sein de l'identité (soit disant la figuration du soi). Lorsque la notion de moi apparaît, la perception du premier contact avec son monde semble vide en empêchant toute sorte de la construction d'un contenu conscient de soi, elle n'a donc *aucun contenu psychologique*, et le champ du moi est désigné par le moment de la confrontation avec ce monde, elle ne renvoie nullement à une individualité mais plutôt à une âme. Voilà la dissociation de l'identité en de deux entités significatives majeures ; l'une perçoit et l'autre conçoit le monde.

---

<sup>58</sup> R. DESCARTES, *Discours de la méthode*, Gallimard. Paris. 2002. P. 28.

(c)

ESTRAGON --Rien à faire.

VLADIMIR --Je commence à le croire. J'ai longtemps résisté à cette pensée, en me disant, Vladimir soit raisonnable, tu n'as pas encore tout essayé. Et je reprenais le combat. Alors, te revoilà, toi. (p.09)

Dans ce dialogue, nous voyons la figuration de deux sujets carrément différents dont la sujétisation<sup>59</sup> nous pousse à tomber dans le gouffre de l'hétéronomie. Les deux se figurativisent sous le masque d'un sujet immanent (Estragon) régi par (une force intérieure ; passions, douleurs, désespoir, haine, etc.) et (Vladimir) régi par (ses vécus). Nous voudrions représenter l'ouverture de l'acte discursif entre les deux personnages de la scène (énoncé (a) car à première vue, on pourrait confondre ces deux personnages. Je dis bien à première vue, mais les réseaux qui se tissent au niveau de la relation discursive (dans un dialogue) entre Vladimir et Estragon naissent de leur acte d'énonciation, et se présentent contrairement à ce que nous avons habitué de croire ; l'« acte discursif » type de la scène est celui qui donne naissance aux éléments nécessaires pour créer le contexte énonciatif figuratif dans lequel va se dérouler la suite.

La pièce commence, nous l'avons vu, par une stichomythie (réplique très courte) énoncée par Estragon : « Rien à faire. » exprimant un néantisme épistémique inconnu.

Ce propos n'a aucune valeur transcendante ni métaphysique : Estragon n'arrive pas à déchausser. Mais une quasi-tirade (réplique longue) énoncée par Vladimir annonçant un discours intérieur, se méprend et y voit une allusion au combat de la vie dont il commence à croire qu'il est perdu, en sorte que le « Rien à faire. » lui appartient fortement. Dans la sémiotique de J-C. Coquet<sup>70</sup> le sujet, les objets du monde et le tiers actant (les forces agissant sur le sujet) constituent une composition actantielle qui donnera la naissance d'un sujet hétéronome dépendant d'une force extérieure (Histoire, destin, régime politique, religion) ou intérieure (passion, haine ou amour) qui, prisonnier de « l'espace du devoir » se résigne et s'abandonne

---

<sup>59</sup> B. PASCAL, *Pensées*, éd Le Guer, Paris, 2002. P. 582. <sup>70</sup>J-C. COQUET, *la quête du sens*, PUF, 1997, P. 28.

G. GUILLAUME, *op. cit*

ou, au contraire, cherche une solution pour donner à son existence le sentiment de liberté malgré des conditions, disons, légèrement défavorables.

Alors, nous voyons qu'Estragon par son énoncé avoue une soumission incontestable qui sert à créer « *un monde projeté* »<sup>60</sup> par l'instance d'origine : l'auteur qui, avec ses « vécus », ses impressions, sa vision du monde, crée un monde projeté dans l'espace littéraire. Et dans ce monde, il met en place une instance énonciative qui à son tour met sur la scène énonciative l'autre instance de la réception en dehors du monde projeté. Il se produit un schéma en cascade dès l'instance d'origine jusqu'à l'instance de la réception par l'intermédiaire des instances du discours créées par l'instance d'origine. On peut dire qu'il y a un arrangement de sorte que l'instance d'origine est la relation avec la réalité non-littéraire des instances du discours pour présenter sur scène une autre réalité : la réalité littéraire.

Pourtant cette conception si « englobante », polyvalente comme une salle des fêtes, est opérationnelle malgré ses inconvénients définitionnels. Admettons que le sujet de l'énonciation soit l'instance qui parle, qui s'énonce et qui construit son existence par son énonciation. Qui, dans un texte, littéraire surtout, existe par son énonciation ? Dans cet énoncé la position du « sujet » est constamment menacée, ainsi que la frontière entre le sujet pleinement maître de son monde et de soi-même, le « non-sujet » soumis et subissant n'est pas nette. Enfin, ce monde construit entre les claques de deux énoncés apparaît pleinement vide, détruit et insaisissable par le lecteur ou le spectateur, c'est ainsi que nous puissions dire que le sujet énonciateur dans ce monde est adimensionnel. A lui seul, ce changement de soi permet de juger la pluri-figuration de soi du sujet énonçant, il s'institue comme une unité plurielle hétéronome, un « tout de figurations de soi ». Cette totalité est bien entendue discursive :

**(d)**

POZZO - C'est parfait. Tout le monde y est ? Tout le monde me regarde ? Regarde-moi ! Parfait. Je suis prêt. Tout le monde m'écoute ? Avance ! Là ! Tout le monde est prêt ? Alors quoi ? Je n'aime pas parler dans le vide. Bon. Voyons(...)

---

<sup>60</sup> J. C. COQUET, *op. cit.*, P.18.

POZZO - Ne me coupez pas la parole ! Si nous parlons tous en même temps nous n'en sortirons jamais. Qu'est-ce que je disais ? Qu'est-ce que je disais ? (...)

POZZO J'y suis. Il fallait me le dire plus tôt. Pourquoi il ne se met pas à son aise. Essayons d'y voir clair. N'en a-t-il pas le droit ? Si. C'est donc qu'il ne veut pas ? Voilà qui est raisonné. Et pourquoi ne veut-il pas ? Messieurs je vais vous le dire.(...)

POZZO Les chiens ont plus de dignité. Consolez-le puisque vous le plaignez.

Dépêchez-vous. Bientôt il ne pleurera plus. (...)

POZZO Je n'en peux plus... plus supporter... ce qu'il fait... vous ne pouvez pas savoir... c'est affreux... faut qu'il s'en aille... je deviens fou...Je n'en peux plus... peux plus... (...)

POZZO- Messieurs, je ne sais pas ce qui m'est arrivé. Je vous demande pardon. Oubliez tout ça. Je ne sais plus rien ce que j'ai dit, mais vous pouvez être sûrs qu'il n'y avait pas un mot de vrai là-dedans.

Est-ce que j'ai l'air d'un homme qu'on fait souffrir, moi ? Voyons ! Qu'est-ce que 'ai fait de ma pupe ? (pp.50.54)

Dans ce parcours passionnel de Pozzo (le personnage maître de Lucky), et à la fin du passage l'évasion de soi-même est plus flagrante que celle des autres personnages. Etonnant ! Voici ! Que Pozzo semble se diviser en deux sujets distincts et accompagnent progressivement la transformation du sujet profond, quand après avoir été actif il devient passif, il est désormais l'ombre de lui-même. Ce parcours du changement de l'être avec cette distribution verbale est un fort argument de l'instabilité du sujet. Il prend son départ dans la mécanique des gestes et des paroles. Quant à l'acte de Lucky qui marque le premier indice d'un détachement de son maître de soi-même et fait entrer Pozzo dans la classe des non-sujets. Au titre de sa fonctionnalité, le sujet maître n'existe plus, il est remplacé par le non-sujet maître (fonctif) ou le sujet passif, il n'est plus engagé par les actes et les actions qu'il accomplit. Alors que la notion du non-sujet de Pozzo est un agent qui s'efface de son acte, qui « assimilé à sa fonction » ou qui « s'abolit dans ce qu'il a fonction d'accomplir », <sup>61</sup> son parcours est désormais « pathémique », bref le non-sujet de Pozzo qui ne sait que sa leçon disparaît dans l'automatisme de sa gesticulation, ce qui crée un écart entre le sujet et son faire. <sup>62</sup>

« C'est parfait. Tout le monde y est ? Tout le monde me regarde ? Regarde-moi ! Parfait. Je suis prêt. Tout le monde m'écoute ? Avance ! Là ! Tout le monde est prêt ? Alors quoi ? Je n'aime pas parler dans le vide. Bon. Voyons. (...) »

---

<sup>61</sup> D. BERTRAND, *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan, Paris, 2000. P. 37.

<sup>62</sup> N. MAGDALENA, *Le sujet, son lieu, son temps*, PEETERS, PARIS, 2002, PP. 16.17.  
G. GUILLAUME, *op. cit*

Pozzo par l'effet de son caractère obsessionnel de son psy ne peut rien faire sans témoin : s'il doit parler, il exige que tout le monde le regarde. Il en vient à ne pouvoir agir sans penser d'abord à l'effet que produiront ses actions sur les autres, ce qu'il lui suscite des autres prises de positions en face les autres :

(e)

ESTRAGON-Heu...vous ne mangez pas...heu...vous n'avez plus besoin... des os... monsieur ?

VLADIMIR-Tu ne pouvais pas attendre ?

POZZO-Mais non, mais non, c'est tout naturel. Si j'ai besoin des os. Non, personnellement je n'en ai plus besoin. Mais...mais en principe les os reviennent au porteur. C'est donc à lui qu'il faut demander. Mais demandez-lui, demandez-lui, n'ayez pas peur, il vous le dira. (p.48)

Ainsi nous aboutissons aux minauderies de la politesse mondaine, pour lui la politesse est une pure relation entre les personnes, mais la dimension de Pozzo dans ce monde et hors les relations personnelles n'a point d'existence dès qu'il n'est pas en relation avec son serviteur ou avec le couple Vladimir/Estragon. Lorsque Pozzo répond sur la demande d'Estragon en lui demandant de préciser pragmatiquement son intention ;

(f)

ESTRAGON -Monsieur...

POZZO- Qu'est-ce que c'est, cher ami ? (p. 52)

Nous constatons que Pozzo n'est guidé que par le besoin immédiat d'un effet à produire, il tient à la réplique de Vladimir que le besoin est la chose la plus naturelle. Sa face du soi de prendre principe envers son statut divin et parfait lui donne un avantage sur les autres, surtout sa comparaison permanente avec les êtres déçus tel que son serviteur et Estragon. Ce changement de perspective est ancré par le façonnement des modifications des « états d'âmes »<sup>63</sup> du sujet, « états du corps sensible »<sup>64</sup> :

(g)

POZZO-Comment m'avez-vous trouvé? Bon? Moyen? Passable? Quelconque? Franchement mauvais?

VLADIMIR - Oh, très bien, tout à fait bien.

POZZO - Et vous, monsieur ?

ESTRAGON - Oh très bon, très très très bon.

---

<sup>63</sup> P. RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Éditions du Seuil, Paris, 1990, PP. 12.13.

<sup>64</sup> P. RICŒUR, *op. cit.*, P. 46.

POZZO - Merci, messieurs ! J'ai tant besoin d'encouragement. J'ai un peu faibli sur la fin. Vous n'avez pas remarqué ? (P.62).

En s'évadant, Pozzo s'évade de lui-même. Il est devenu un sujet à la fois pluralisé et indifférencié, fondé dans l'incertitude et le narcissique qui en définissent à chaque énonciation l'état. On pourrait dire que la modulation des « états d'âmes » se déroule parallèlement à la transformation des « états de choses », qui se présentent dans le texte comme des moments parfois successifs, sans liens entre eux ou mêmes passablement contradictoires. Dans ce pluralisme du sujet, nous pouvons dire que le sujet est reconstitué à chaque moment de la pièce aux termes de figuration de soi, en ce sens la plufigurativité du sujet est un ensemble de *gestalten*<sup>65</sup> qui déborde l'émergence d'un autre sujet.

#### 2.1.1.2. La figuration de soi à la 2<sup>ème</sup> personne

Nous pouvons avoir besoin de se figurer à la 2<sup>ème</sup> personne à la façon d'Apollinaire, lorsqu'il écrit dans le poème *Zone* : « *À la fin tu es las de ce monde ancien* ». Dans ce cas- là, il se saisit lui-même de façon réflexive, un peu comme s'il était double. Est-ce que pour autant il s'exprime de façon plus figurée que s'il disait "je" ? Je ne le crois pas.

Le poète manifeste simplement une distance entre lui et lui, distance qui lui permet justement de se décrire avec plus d'exactitude et de dialoguer avec lui-même. Il y a bien des circonstances où nous nous sentons divisés et où nous sommes en débat avec nous-mêmes, en une sorte de dialogue intérieur. C'est le cas, par exemple de Nathalie Sarraute dans son autobiographie, intitulée *Enfance*, où elle fait dialoguer deux instances du moi :

Alors, tu vas vraiment faire ça? "Évoquer tes souvenirs d'enfance"... Comme ces mots te gênent, tu ne les aimes pas. Mais reconnais que ce sont les seuls mots qui conviennent. Tu veux "évoquer tes souvenirs"... il n'y a pas à tortiller, c'est bien ça. R Oui, je n'y peux rien, ça me tente, je ne sais pas pourquoi...

Voyons l'exemple suivant sous forme d'une quasi-tirade énoncée par Vladimir ;

**(h)**

---

<sup>65</sup> K. POPPER, *L'Univers irrésolu*, Hermann, Paris, 1984, P. 47.  
G. GUILLAUME, *op. cit*

VLADIMIR—*Je* commence à le croire. *J'*ai longtemps résisté à cette pensée, en me disant, *Vladimir* sois raisonnable, *tu* n'as pas encore tout essayé. Et *je* reprenais le combat. Alors, *te* revoilà, *toi*.

ESTRAGON -- Tu crois ? (p.01)

Alors, il s'agit là d'un sens qu'on peut le qualifier comme « constructionnel ». Mais pour concevoir une chose perçue comme absente, sur scène il faut indéniablement que quelque chose d'autre soit postulé présente (du moins potentiellement). Sans la présence de l'un, l'absence de l'autre n'émerge pas. Il y a là une étonnante similitude entre cette dialectique élémentaire et cette « blessure » ou « ouverture » ou « écart » qui, en le constituant, l'annule.

Mais pour rendre l'idée révélée par (b) parfaitement acceptable, il suffit de préparer un contexte de contraste ; le caractère de l'énoncé (b) est quelque peu déviant de la suite de l'énoncé prévue comme suite suivante s'explique de la manière suivante. Certes, cette action a un fait rétro actif, le mot *Vladimir* dans cet énoncé, grâce à sa position dans le milieu de l'énoncé renvoie à une instruction contextuelle, et par opposition au mot *Vladimir*, acquiert deux fonctions primordiales qui régissent sa référence intérieure ou extérieure ; (i) une fonction référentielle, (ii) une fonction indexicale.

Pour la fonction référentielle, il s'agit d'une relation autoréférentielle s'établie entre les deux personnages ; l'affirmation de l'un par un référent unique implique logiquement la négation de l'affirmation de l'autre par le même référent. Pour la fonction indexicale, il est *a priori*, le personnage qui affirme par ce mot singulier une référence singulière, affirme par le même fait la règle de la conscience de soi ; *Vladimir* = Vladimir

(personnage n° : 02, sujet parlant), *Vladimir* ≠ Estragon et *Vladimir* = sujet pensant et conscient de Soi comme personnage pensant sur scène et que l'autre s'est nommé

Estragon, qu'il peut le désigner par son nom ou par le deuxième pronom personnel du singulier « Tu ». Alors, on assiste à un éclatement de l'unicité du sujet parlant ; « je commence(...). J'ai (...). *Vladimir* (...), Tu n'as (...). Je reprenais (...). Te (...)

toi. Vladimir raconte dans ce contexte une expérience à travers un monologue délibératif, en analysant une situation dilemme dans laquelle s'est jeté durant une longue période de sa vie. Ce monologue délibératif est terminé par une question posée par Estragon, qui cherche une réponse sur ce qui est dit par Vladimir.

De plus, cet éclatement de l'unicité du sujet en sujet pensant « JE » et en sujet parlant « Te » au niveau de l'énoncé (b) peut être rongé en deux perspectives ; (i) *le sujet mentale*, (ii) *le sujet verbale*.<sup>66</sup> A l'appui de cette thèse, et d'une première vue, nous dirons que la capacité de penser à Soi est différente de celle de penser à Moi-même ; selon l'énoncé précédent. Vladimir a annoncé un énoncé où il a pris une certaine distance avec son « JE » en adressant un message à lui-même à la deuxième personne, cette sorte de marquage identitaire prévoit l'idée d'un conflit intérieur et qui n'a aucune relation de sui-référentielle avec celui qui a été annoncé par Estragon, mais qui reflète la pensée de Vladimir et sa conscience de Soi. En outre, cette construction a deux événements discursifs amalgamés ; d'un côté, l'énoncé verbal, il s'agit de l'orientation de l'énoncé-discours de « je (...) jusqu'à toi. », de l'autre côté, il s'agit de l'énoncé mentale qui met en parallèle le sujet mentale et le sujet verbale de Vladimir ou selon la conception guillaumienne : (i) « le sujet parlant » et (ii) « le sujet pensant » quand les deux constituent ce qu'on appellera « le sujet énonciateur » ou « *l'instance énonçante* ». <sup>67</sup>

**(i)**

VLADIMIR-- Des fois je me dis que ça vient quand même. Alors je me sens tout drôle. Comment dire ? Soulager et en même temps... épouvanté. E- POU- VAN- TE. Ça alors !  
(p.14)

D'abord, en premier lieu, cet énoncé a un caractère essentiellement égocentrique, voire le temps et son accompagnement à toutes les opérations de pensées impliquées dans l'expérience réflexive humaine. Signalons que ce dialogue marque le début de la scène, et la relation qu'entretiennent maintenant les deux personnages est une complicité réciproque sur un faux identitaire sans la moindre réclamation, en deuxième lieu, on peut donc s'attendre à la trace du locuteur dans la structure de l'énoncé. Si nous nous plaçons dans cette optique, on peut en effet prévoir que tout énoncé qui se figure dans la même construction se soumet à la même analyse. Cela nous conduit à considérer que la portée de l'unité « Vladimir » au sein de l'énoncé-discours représente un mode de contact mental

---

<sup>66</sup> D. Apothéloz, *L'opacité référentielle : paramètres et statuts discursifs*, In : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00868564/>. Consulté le : 01. 04. 2013. 1-22.

<sup>67</sup>., PP. 418.419.

G. GUILLAUME, *op. cit*



avec l'événement discursif, où le sujet n'est pas arrivé à l'accomplissement de son image sociale et se heurte au *consensus gentium* de la tradition philosophique.

Et qu'il s'agit donc là d'une séparation à deux sujets amalgamés par l'effet événementiel de l'énoncé qui réclament deux statuts différents de l'Égo. Enfin, si on va plus loin, on dira que la relation existant entre un événement, la proposition qui le représente et l'énoncé qui exprime cette proposition est incomplète dans l'exemple (b), c'est ce que Jakobson l'a suggéré comme noyau sémantique profond ; « *Où le sujet n'est pas arrivé à l'accomplissement de son curriculum, qu'il soit social ou biologique.* »<sup>68</sup>

Dans ce dédale de différences entre sujet mental et sujet verbal, quoi qu'il en soit, ce qui rend les deux problèmes si difficiles à démêler, c'est précisément que dans les deux cas la façon de l'être change, mais il n'empêche que nous nous trouvons, dans les deux cas, face à une double dialectique de présence et d'absence. N'est-ce point là une raison suffisante pour se demander, si le sujet de la représentation, pour profond qu'il soit, est une forme d'un signifié entendu, en ce sens, une référence pour procéder de manière très détaillée à l'instruction de l'*aliquid* déductif, plutôt que *d'être en-lieu-delui-même* qui se diffère par la simple substitution, car sa capacité à être transporté ; *il renvoie à quelque chose qui est en dehors de lui-même*,<sup>80</sup> en suscitant l'émerveillement et en indiquant où se dirige l'opération du renvoi de type inférentiel. Quoi qu'il en soit, l'incomplétude de la personne (sujet parlant  $\cap$  sujet pensant) suggère un énoncé ou un acte inaccompli, voyons l'exemple

(j)

VLADIMIR- *Je* suis content de te revoir. *Je* te croyais parti pour toujours. (p.17)

(...)

ESTRAGON- *Moi* aussi. (p.09)

Nous trouvons que le personnage sur scène, à chaque fois se figurativise à la 1<sup>ère</sup> personne, son image de soi se trace de plus en plus, et son engagement dans le mode dramatique devient figurations de soi. Donc, son discours est une sorte d'une prise d'attitude propositionnelle, et il constitue en acte une image de soi sous-jacente, destinée à devenir à son tour provocatrice d'autres images de soi dans le fil du discours. Voyons les conséquences de cette métamorphosabilité dans l'énoncé (j) :

---

<sup>68</sup> R. JAKOBSON, *Coup d'œil sur le développement de la sémiotique*, Research Center for Language and SémiotisStudies. In : U. Eco, *Sémiotique et philosophie du langage*, PUF, Paris, 1988, P. 81. <sup>80</sup>U. ECO, *Sémiotique et philosophie du langage*, PUF/Quadrige, Paris, 1988, P. 88.

VLADIMIR « Je suis content de te revoir ». « Je te croyais parti pour toujours ». (p.17)

Résultat de la fin de l'état d'incertitude ← (État d'incertitude de Vladimir)

Il est vrai que, dans ce cas l'attitude propositionnelle de l'image de soi de Vladimir se figurativise à la 1<sup>ère</sup> personne qui prend charge de l'énonciation. Si l'on admet qu'elle se rapporte de façon régressive, nous trouverons que le locuteur a mis son image de soi en avant, puis il a reproduit son état d'incertitude (son expérience) juste après le dévoilement de sa figure de soi actuelle. Ce nœud réflexif de la figure de soi fait l'objet de la tournure représentative à chaque moment, à chaque expérience. C'est-à-dire,

Vladimir est différent dans les deux états. Métaphoriquement parlant, l'énoncé de Estragon se penche aussi dans la même orientation réflexive ; le « Moi aussi » d'Estragon s'est jeté dans la modalité expressive de Vladimir, en tant que ornement qui suit en termes choisis ce qui pouvait dire autrement ;

« Estragon-Moi aussi = « Je suis content de te revoir ». « Je te croyais parti pour toujours ».

Il est clair, toutefois, que le personnage affirme son indépendance discursive par la primauté de son indépendance identitaire fonctive, dans l'exemple (c) l'affirmation de Vladimir par « je » et d'Estragon par « Moi » se réalise comme des occurrences concrètes prennent cette forme, car on ne peut postuler une matière (une identité) sans y présupposer une forme (physique) et y avoir reliée une substance (une pensée).<sup>69</sup> En effet, il est fascinant de voir que, dans une perspective métaphysique, « la mémoire discursive » de chaque énoncé, est fondée sur une conscience de soi et un glissement progressif d'un contenu (un ensemble fini de pensées dont la combinatoire pourrait produire la totalité des concepts « pensables »)<sup>70</sup> compris et clair chez l'autre, plus que dans ce cas, les concepts de « je » et de « moi », deviennent sémantiquement parlant ; substituables, même si le référent de chaque concept renvoie à son instance énonçante indépendante de l'autre. Selon Y. M. Lotman ; « *Chacun d'eux ne revêt la totalité de ses significations que dans une correspondance mutuelle avec l'autre, et jamais en tant que donnée isolée.* »<sup>71</sup>

La mise en contraste du « je » et du « moi » nous pousse à concevoir l'idée de l'existence d'une forte distanciation entre l'activité mentale que constitue la croyance et son objet.

---

<sup>69</sup> U. ECO, *op. cit.*, P. 88.

<sup>70</sup> ., PP. 418.419.

<sup>71</sup> Y.M. LOTMAN, *Universe of the Mind : A Semiotic Theory of Culture*, London , 1990, P.288.

G. GUILLAUME, *op. cit*

Nous sommes donc obligés à dire que l'essentiel ici est de mettre l'accent sur l'observation précédente qui parle en faveur d'un isomorphisme entre le sujet parlant et le sujet pensant. Ce qui veut dire que la déduction des deux sujets peut s'accompagner d'une perception.<sup>72</sup> Dans ce dernier cas, suivant Marc Mutombo, *l'extensionnalité* comprend deux variantes, la *vérifonctionnalité* et la *substituabilité* :

« Le principe d'extensionnalité veut dire que deux propositions sont extensionnellement équivalentes, si et seulement si elles ont la même valeur de vérité et si l'on peut substituer à des propositions données des propositions ayant la même valeur de vérité ».<sup>85</sup>

Pour être extensionnel, un contexte doit d'une part être vérifonctionnel, ce qui veut dire que toutes ses propositions sont des fonctions de vérité ; et d'autre part substituables, ce qui veut dire que ses propositions sont remplaçables *salva veritate* par des propositions équivalentes. Les deux variantes sont identiques en ce sens que si un contexte est vérifonctionnel, c'est qu'il est substituable ; et s'il est substituable, il est vérifonctionnel, en vertu du célèbre argument du *slingshot*, hérité de Frege.

Ce faisant, le procédé de la substituabilité auquel nous avons reproché peut être différencié, de la traditionnelle « explication » de la substituabilité. Alors, confronté à une réalité textuelle beaucoup plus complexe, et lié avant tout à l'extraordinaire mise en scène de l'activité énonciative et de son sujet, nous ne saurions faire *a priori* cette hypothèse, qui nous paraît d'emblée adéquate ; celle de vérifonctionnalité et de substituabilité. Afin de ne pas réduire l'être en un sujet beaucoup plus immanent soit dans le fait de l'énonciation, soit à l'intérieur de l'énoncé, et que sa présence plus haut de l'unité de surface en position du sujet propositionnel se condensent des fonctions et des statuts qui sont en réalité extrêmement divers.

Nous trouvons dans ce type d'énoncé un discours interlocutif (selon la tradition de la conception benvenistienne) les deux personnes interlocutives, « je » et « tu », mais cette conception est incomplète (selon la conception guillaumienne), la personne locutive n'est pas seulement la personne qui parle mais « *elle est, de plus, celle qui, en parlant, parle d'elle* », <sup>73</sup> et la personne à qui l'on parle « *elle est, de plus, celle à qui on parle d'elle*

---

<sup>72</sup> N. MAGDALENA, *Le sujet et son identité*, Institut d'études slaves, Paris, 1993, PP. 35.38. <sup>85</sup> M. MUTOMBO, *Opacité référentielle et quantification. Une introduction à la sémantique intensionnelle*. Berne, Peter Lang, 1998.P. 143.

<sup>73</sup> G. GUILLAUME, *op. cit.*, P. 419. <sup>87</sup> *ibid.*, P. 422.

». <sup>87</sup>De sus, en revenant à l'échange précédent, nous constatons que le mode de contact avec l'événement exprimé est d'ordre mental et non pas matériel ou physique.

Voilà l'accomplissement de l'image discursive qui se heurte avec la mémoire discursive, pour produire la personne qui en parlant du Soi constatait le « hors Soi » à travers le « Moi » et le « hors-Moi ». Mais peut-on réclamer sous ce masque un sujet transcendantal qui s'ouvre au monde en transférant sa représentation sur d'autres sujets dans le processus de communication.

### 2.1.1.3. La figuration de soi à l'indéfini

Eh bien, consultons les énoncés **(k)** et **(l)** ;

**(k)**

VLADIMIR - Peut-*on* savoir où monsieur a passé la nuit ? (p.10)

(...)

VLADIMIR - Et *on* ne t'a pas battu ? ESTRAGON

- Si... pas trop.

**(l)**

ESTRAGON - Possible... Endroit délicieux. Aspects riants. Allons-*nous*-en.

VLADIMIR - *On* ne peut pas. ESTRAGON

- Pourquoi ?

VLADIMIR - *On* attend... Godot.

ESTRAGON - C'est vrai. (pp.16. 67.95. 100.109. 118)

Étudier la figuration de soi, c'est apercevoir les éléments d'un système expressif non corrélés à un contenu, comme l'unité « ON » dans l'exemple (k), cette unité est régie par une possibilité de se figurer par l'effacement du moi, l'élargissement du soi et par le fait d'un continuum de figurations sous la forme de l'indéfini. Impossible en effet de se mettre en scène et de parler sous le masque de l'indéfini sans s'effacer. Il souligne aussi le caractère partiel et provisoire de ce qui est énoncé à propos du moi. Essayons de répondre à la question de savoir comment l'image du soi est conçue et sentie par le sujet énonciateur « instance énonçante » ? L'identité révélée par Vladimir ne marquait pas son primat dans son discours.

Et justement, de ce manque de primauté naît cet écart différentiel entre le sujet immanent et le sujet transcendant qui engendre une dévalorisation par rapport à la mienneté du sujet énonciateur. Au contraste sémantique entre représentation et figuration de soi, nous pouvons dire que la figuration se diffère de la représentation dans le sens où La

G. GUILLAUME, *op. cit*

représentation R phénomène graphique- supposerait un modèle préexistant et stable du moi, qui serait tout constitué avant qu'on l'énonce. Bien sûr la figuration de soi (c'est ce qui justifie qu'on préfère le terme de figuration à Écrire le moi, ce serait donc copier ce moi avec plus ou moins de fidélité, littéralement le représenter) <sup>74</sup> s'illustre particulièrement par l'unité « nous ». Cette unité comprend les deux sujets verbaux « de Vladimir et d'Estragon », elle forme le *NOUS-OBJET*. Au vrai, la figuration du soi des deux personnages, revue à la lumière l'histoire du moi et du soi.

Nous avons ici un cas simple : celui où la fonction de l'énoncé se ramène à son « siège » des instances différenciées (objet-sujet, d'une part, sujet-interlocuteur de l'autre). La relation que le sujet installe serait donc un accord d'écarts, une identification de différences représentées par « on » qui était toujours identifié comme « *impersonnel* » ou « *indéfini* », mais dans cet énoncé, il renvoie à une pseudoéquivalence du « je amalgamé ». Alors, ce signe linguistique ne cherche pas à dire, ni affirmer que le sujet agit va nous inscrire en faux contre l'identification du sujet pensant qui en parlant, parle de lui, mais à l'impossible de le prendre comme sujet pensant, il deviendrait sujet-objet et sujet interlocuteur.

L'identification d'un référent ; dans cette catégorie, par la fonction de la structure linguistique paraît très réduite, dans l'identification du référent, et que cette dernière dépend souvent de manifestation corporelle ; il ne suffit pas, bien sûr, de montrer quelqu'un et de l'identifier ; il faut aussi justifier l'acte de parole lui-même. L'absence d'un énoncé identificatoire, est le seul fait qui rend les interférences de la référence incapables de désigner réellement l'objet. Ceci s'explique par le fait que l'identification devient réellement problématique lorsqu'elle est abordée en termes de perception : pour qu'une identification se fasse, il faut parvenir à ce que le destinataire associe une présence corporelle, à une information concernant le référent qui doit être identifié.

---

<sup>74</sup> J. LAURENT, *op. cit.*, (2003).

In <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/figurationsoi/>.

Nous remarquons d'abord, que le mode de donation du référent est caractéristique en ce que, en premier lieu, à la différence égocentrique de l'énoncé par rapport à son énonciateur ; l'énoncé est occupé par un élément exodiscursif, qui pour lui l'énonciateur apparaît comme une contrainte de définitude, à savoir que l'objet référentielle est exclu par l'apparition d'indéfinis d'interprétations spécifiques, où le spectateur et le personnage énonciateur s'éduquent réciproquement : tout accroissement d'information chez le spectateur comporte- et est comporté par-un accroissement correspondant de figurations du moi et du soi. Le mot que le personnage emploie pour se mettre en scène et se figurer est un soi ou un moi.

Puisque, de même que le fait que toute figuration (ou représentation) est une pensée et que toute pensée est un signe- considéré avec le fait que la vie est un flux de pensée- prouve que le soi ou le moi est le résultat d'une expérience sous la forme d'un signe, de même, le fait que toute pensée est un signe *extérieur* prouve que l'homme est un signe extérieur. Alors, le mot ou le signe que l'homme adopte comme identifiant du soi ou du moi est l'homme lui-même. « *Ainsi, mon langage est la somme totale de moi-même.* »<sup>75</sup>

A la suite de cette distinction, nous ajouterons que pour l'existence de plusieurs sujetsobjets. La venue de chaque objet est le résultat d'une exigence informationnelle, et qu'en suivant le principe de la polyphonie « l'exotopie », nous nous trouverons devant la coprésence de dramaturge et du personnage derrière chaque élément du texte spectaculaire, car une série de sens d'objets se figurativise intensionnellement chez le spectateur à cause de l'écart entre la conception de l'auteur et du dramaturge et celle du lecteur ou du spectateur. Et que dans la page (08), Vladimir appelle son ami par le mot « Gogo » qui s'ajoute comme autre conception de l'objet référentielle « Estragon ».

**(m)**

ESTRAGON — Je peux me tromper. Taisons-nous un peu, tu veux ?

VLADIMIR — Je veux bien. Gogo... Gogo... Gogo !

ESTRAGON — Je dormais. Pourquoi tu ne me laisses jamais dormir ?

VLADIMIR — Je me sentais seul. (p.18)

Cet énoncé témoigne la vérité de l'écoulement du moi sous plusieurs formes du soi. Un acte créateur du moi pour Vladimir. En effet, le Soi de Vladimir se met en avant pour qu'il soit intensionnellement identifié dans la mesure où il sera défini comme un renvoi de cette entité, ou un état d'une figure, dont cet état précède et fonde l'affirmation de la possibilité

<sup>75</sup> U. ECO, *Les limites de l'interprétation*, PUF *Formes Sémiotiques*, Paris, 1988. P. 215.

d'une figuration extensionnelle (le vouloir de se taire). Mais, de façon encore plus nette, dès qu'il s'agit de rendre compte de la nature ou de *l'essence du moi*, le sujet parlant doit admettre qu'il ne peut se reposer sur un modèle préalable, ni sur une vérité déjà établie (le fait que son extension soit fonction d'un *sujet de jugement* à base dénotative afin de mettre en œuvre des processus de communication). Cette vérité est à construire et cela se fait toujours dans l'exercice d'une parole. Le terme de figuration implique qu'il y a dans le discours un acte créateur du moi ou du soi. Se dire, c'est aussi s'inventer, se façonner (ainsi que l'indique l'appellation Gogo et l'étymologie du mot figurer, *ingere* en latin qui signifie façonner, modeler).

Nous nous demandons si l'appellation « Gogo » ne correspond pas seulement à Estragon, ou bien, elle reflète aussi l'attitude de Vladimir. Cette notion, étant donné est le point d'intersection entre le vaste champ de figurations du soi des deux personnages. Ainsi, sous cette notion nous trouvons deux référents du soi. En évoquant certaines suggestions de Grice (1957 :1988), nous distinguerons entre ce *qu'une expression*

« dit » conventionnellement et ce que quelqu'un « veut dire » (ou entendre) en employant cette expression.<sup>76</sup> L'unité « Gogo » est peut être défini sous les jalons de ce principe comme une facette à double types de signifiés ; *conventionnel* et *situationnel*.

**.Gogo** (instance 1-référent1) ~~est un~~ essence d'une image du soi (pour Vladimir « sujet ») créée sous l'effet d'un acte événementiel qualifié comme impérativement énoncé (par Estragon « prédicat »).

**.Gogo** (instance 2 - référent2) → une autre image du soi associée à Estragon « objet » créée sous l'effet d'un co-texte actuel et spécifique pour lui.

Dans toutes ces éventualités, la figuration du soi va au-delà du signifié conventionnel, elle se nourrit d'une pensée pour provoquer une attitude propositionnelle. Alors, il n'y a pas une image du moi ou du soi précise et stable durant toute une expérience. Les différentes images du soi et du moi peuvent être séparables, ainsi que la différence entre le soi et le moi s'établit au niveau de la différence entre l'essence et la substance comme l'a établi Aristote. Ainsi la construction de l'identité repose le rôle l'expérience dans la constitution de l'être par le biais de sa langue : la langue est sa pensée et pas une expression au service

---

<sup>76</sup> H. P. GRICE, *logique and conversation*, Academic press, New York, 1967, P. 41. In : U. ECO, *Sémiotique et philosophie du langage*. PUF. Paris. 1988. Quadrige. août 2001. P. 264.

de celle-ci. Elles sont séparables par le fait où le sujet s'énonce pour marquer son empreinte sociale.

#### 2.1.1.4. La figuration de soi à l'image de la « Il » universel

Toutefois, l'image de soi ne met pas en jeu uniquement la 1<sup>ère</sup> personne et la 2<sup>ème</sup> personne. Dès que le soi se fait coïncider avec la représentation de soi d'un autre, il choisit de l'effacer tout à fait comme producteur de son discours, et parle de lui-même à la 3<sup>ème</sup> personne. Il adopte alors ce que Benveniste appelle le *Řstyle* de l'histoire *Ř* celui où l'on gomme délibérément toute marque personnelle, pour lui considérer comme un « il », un être historique qui vaut en tant qu'acteur passif d'un événement.

Bien sûr, dans cette dialectique de pensée, on a les deux moitiés d'une chose dont l'une est en-lieu-de l'autre (*aliquid stat pro aliquo*), il y a aussi quelque chose de très emphatique à repousser l'autre en vertu d'une correspondance conventionnée. Voilà un symbole qui - fait parler de soi à la première personne - fait à la fois tout et rien, où l'état qui l'annonce sous une certaine distance possible s'insère de façon inévitable comme projet d'un état possible pour la même fréquence et pour le même contenu de la même expression : ici le rapport renvoie à une mélodie qui n'est jamais vague ou nébuleuse. Donc, nous devons faire justifier *le sentiment de la sursignification* en repoussant le fait qu'exerce l'autre sur le soi et qu'éprouve un « figurant de soi » face à un ancrage discursif dans un contexte discursif, mais, peu ou prou, suivant sa propre pensée ;

(n)		
<u>VLADIMIR</u> - <u>Tu</u> as mal ?	} →	énoncé 1
<u>ESTRAGON</u> - Mal ! <u>Il</u> me demande si j'ai mal		
<u>VLADIMIR</u> - <u>Il</u> n'y a jamais que toi qui souffre ! <u>Moi</u> je ne compte pas. <u>Je</u> voudrais pourtant te voir à ma place.		
<u>Tu</u> m'en dirais des nouvelles.	} →	énoncé 2
<u>ESTRAGON</u> - <u>Tu</u> as eu mal ?		
<u>VLADIMIR</u> - Mal ! <u>Il</u> me demande si j'ai eu mal !		
(p.06)		

Dans la totalité de cet échange, on remarque qu'il y a la mort du dialogue vivant au profit d'une lassitude du mal, de la souffrance, toute en réduisant l'acte énonciatif à une simple réplique énoncée pour les spectateurs via la partie cachée d'une rhétorique détournée exprimant le vécu pour créer la continuité du mal qui prend un contact entre l'être et le faux être auquel il s'est adonné dans son besoin de dire, de dédire et d'être.



Il est tout à fait clair de dire que, le contenu d'un énoncé est une sorte d'une image mentale, état d'esprit appréhendé sous l'effet de l'expérience. Dans un processus de référence à des états des mondes, nous nous trouverons devant non pas une figure de soi mais devant son écriture, car l'opposition entre « je/tu » s'entremêle avec l'opposition « tu/il ». Comme le dit Gusdorf, le sujet qui se prend lui-même pour objet n'opère pas comme le pêcheur à la ligne, qui ramènerait à la surface des réalités préétablies, « *il intervient comme l'opérateur qui fait passer le vécu informe à l'état de forme.* »<sup>77</sup> Nous retrouvons ici un aspect propre à la figuration, une forme de symbolisation qui ne copie pas mais qui donne forme, qui façonne le soi. En sus, il y a une opposition entre les temps verbaux dont le présent du verbe « avoir » reflète la continuité du mal vécu pour Estragon par rapport au passé composé qui limite la durée du mal vécu pour Vladimir, ce qui nous oblige à dire que le vécu profondément entreprend des modifications sur le soi. Nous pouvons voir ici un passage de l'inconsistance du vécu à la consistance de la figuration du soi.

Au-delà de l'évidence, pour considérer les deux énoncés comme déjà donnés, il faut une tradition de lecture « exégétique »: mais pour que cette tradition « exégétique » se forme, il faut que les deux énoncés soient lus initialement selon que l'énoncé (2) consiste à replier, pour ainsi dire, comme effet d'un acte nouveau (esprit). Cette fois-ci, l'acte d'Estragon dans l'énoncé (01) veut surtout manifester la distance entre le soi qu'il n'est plus et le soi qu'il le traduit par l' « image du miroir »<sup>78</sup> faite par la , mais aussi l'irréductible aliénation qu'introduit l'énonciation de soi, en faisant du « Tu » un autre: une sorte d'être de langage à jamais étranger à un tournant décisif dans la mécanique du retour obligé des unités (appelées token-réflexives) sur leur propre signe.

Le côté descriptif des deux expressions précédentes est assigné en général par le contenu sémantique de l'entité réelle ou abstraite ciblée. S. Mallarmé dira d'une manière « séculière » : « il existe une technique de la suggestion qui parfois contextualise en éliminant le contexte, en isolant le mot sur la page blanche ». <sup>93</sup> Si le langage construit la pensée en se construisant par le langage, on peut dire que le langage est une mécanique

---

<sup>77</sup> G. GUSDORF, *Les écritures du moi*, (Lignes de vie), French édition, 1991. P. 213.

<sup>78</sup> J. LAURENT, *op. cit.*, (2003),

In <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/figurationsoi/>. <sup>93</sup>

S. MALLARMÉ, *Crise de vers*, dans *Davigations*, 1897. P. 130.

merveilleuse où tout se tient. Le passage de l'expression à la figuration désigne une opération mentale fondamentale.

Ainsi, le cas de la figuration des deux personnages sous l'image de la troisième personne, où chaque figuration par la prise de déviance discursive retire le soi de l'autre par une sorte d'un refus de répondre par Estragon dans l'énoncé « 1 » et par Vladimir dans l'énoncé « 2 ». Telle est le processus de l'implicature figurative qui renvoie à une figuration d'un autre soi, cette dernière, ne peut pas être uniquement mis pour soimême. Nous voyons maintenant clairement que le moi, contrairement au soi, et commel'on s'aperçoit qu'il ne se dérobe pas moins à une expression littérale ou une représentation. Le moi dit une seule chose avec une absolue clarté, toutefois cette chose n'a rien à voir avec un contenu (en tant qu'expérience) selon l'idée de la représentation, mais en un monde possible la figuration est plus présente tout en suggérant de nombreux sois, passés et imprécis. Alors, le soi est ouvert R c'est-à-dire il est surdéterminé par le contexte-.

Dans l'univers verbal, le sujet énonçant accompagné de la prise en compte de la continuité, l'enchaînement et la dynamique discursive est souvent ignoré. Le sujet énonçant est considéré comme un point de départ en fonction d'une instance énonçante, intérieurement préoccupée par son lieu et son temps en métaphorisant la réalité vécue. Nous pouvons dire que la matière vie perceptive se transforme en matière langage énonciative dont Merleau-Ponty dit « *le langage est notre élément comme l'eau est l'élément des poissons* »<sup>79</sup> en rappelant l'évidence souvent négligée, à savoir que la langue fait partie de nous-mêmes : « (...) *le langage (...) est la prise de position du sujet dans le monde de ses significations.* »<sup>80</sup> Aussi, le linguiste E. Benveniste affirme la même vision du philosophe que : « *c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet.* »<sup>81</sup>

Nous pouvons penser, contrairement aux évaluations qui classent l'indétermination comme une sorte de négation relève des difficultés existentielles et convictionnelles du sujet pluralisé. Dans ce cas, on sera obligé de montrer par l'effet de la complexité de l'instance énonçante, « l'épaisseur du sujet » dans son temps et son espace. Le temps et l'espace, nous le savons, sont inséparables. Ainsi, le passé « douloureux » sera conjoint

---

<sup>79</sup> M. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, P. 225.

<sup>80</sup> J.C. COQUET, *Temps et phénoménologie du langage*, Sémiotique, déc. 1993, PP.11-13.

<sup>81</sup> E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale, De la subjectivité dans le langage*, tome II, Paris, Gallimard, 1974, P.259.

avec un lieu marqué par la dimension subjective du sujet transcendant qui lui montre une façon pour voir le monde, bien que son regard soit une conclusion de sa vérité existentielle comme sujet qui maîtrise son monde projeté.

Si l'espace s'articule très souvent entre l'incertitude et le néantisme, la destruction et l'abandon, le temps, qui s'échappe de la limite psychique, sera lié à l'existence du sujet et qui, sur le plan discursif, se réalise par la narration des événements historiques passés ou prévus. Alors, nous pouvons dire que l'instance énonçante n'est toujours homogène non plus, c'est une instance dédoublée, révélant une terre de doutes, tantôt présentant un côté sujet, autonome et rationnel, tantôt basculant dans la dépendance et l'hétéronomie,<sup>82</sup> son dialogue avec soi-même et le monde peut être marqué par un jugement hypothétique, la contradiction apparente ou le paradoxe comme figures par lesquelles le sens est communiqué. Voilà un « va-et-vient » crucial entre : instance énonçante, son temps, son espace et l'histoire au sein d'un monde projeté :

(o)

VLADIMIR - Ah oui ! Cette histoire de larrons. Tu t'en souviens ?

ESTRAGON - Non.

VLADIMIR - Tu veux que je te la raconte ?

ESTRAGON - Non.

VLADIMIR - Ça passera le temps. C'étaient deux voleurs, crucifiés en même que le Sauveur. On...

ESTRAGON - Le quoi ?

VLADIMIR - Le Sauveur. Deux voleurs. On dit que l'un fut sauvé et l'autre...damné.<sup>98</sup>

ESTRAGON - Sauvé de quoi ?

VLADIMIR - De l'enfer.

ESTRAGON - Je m'en vais.

(...)

VLADIMIR - Comment se fait-il que des quatre évangélistes un seul raconte les faits de cette façon ? Ils étaient cependant là tous les quatre - enfin, pas loin. Un seul parle d'un larron de sauvé. Voyons, Gogo, il faut me renvoyer la balle de temps en temps.

VLADIMIR - Un sur quatre. Des trois autres, deux n'en parlent pas du tout et le troisième dit qu'ils l'ont engueulé tous les deux.

ESTRAGON - Qui ?

VLADIMIR - Comment ?

ESTRAGON - Je ne comprends rien... Engueulé qui ?

VLADIMIR - Le Sauveur.

ESTRAGON - Pourquoi ?

VLADIMIR - Parce qu'il n'a pas voulu les sauver.

ESTRAGON - De l'enfer ?

---

<sup>82</sup> J. L. FERRY, *Le sens du beau*, coll. Le livre de poche, Biblio-essai, n° : 4289. Paris, 2008. P. 112. <sup>98</sup> Par allusion au passage célèbre de S. AUGUSTIN, «*Ne désespère pas : un des larrons fut sauvé. Ne présume rien : un des larrons fut damné.* » In A. Benoist, *étude sémiologique des accessoires dans trois pièces de Beckett ; En attendant Godot ; Fin de partie ; Oh les beaux jours*, Sémiotica. 110. 3-4 (1996), PP. 273-99.

VLADIMIR - Mais non, voyons ! De la mort.

ESTRAGON - Et alors ?

VLADIMIR - Alors ils ont dû être damnés tous les deux. ESTRAGON

-Et après ?

VLADIMIR - Mais l'autre dit qu'il y en a eu un de sauvé.

ESTRAGON- Eh bien ? Ils ne sont pas d'accord un point c'est tout.

VLADIMIR- Ils étaient là tous les quatre. Et un seul parle d'un larron de sauvé. Pourquoi le croire plutôt que les autres ?

ESTRAGON- Qui le croit ?

VLADIMIR- Mais tout le monde. On ne connaît que cette version-là. ESTRAGON-

Les gens sont des cons. (pp.14.15).

Ce passage purement historique de l'anecdote drôle racontée dans la Bible est un bon exemple du discours que Vladimir et Estragon, tous deux vagabonds, et les personnages principaux dans *En Attendant Godot*, s'échangent pendant la pièce : une conversation d'un sujet sérieux et intellectuel avec une résolution idiote. Cette petite histoire au début de la pièce, présente un grand thème et un motif répété dans *En Attendant Godot* :

Estragon le dit plus tard, « ...rien n'est sûr. » Comme dans l'histoire des larrons, le paradoxe s'instaure au sein du monde projeté de l'instance énonçante, « l'épaisseur du sujet » qui cherche à être différent des autres par la double logique d'un raisonnement abstrait. Le sujet immanent d'Estragon utilisant une logique assez sophistiquée, exprime, dans une manière très rude, l'incertitude d'une telle histoire et le paradoxe en mettre une telle histoire dans son répertoire religieux. La dualité du statut référentiel de Vladimir et Estragon face à Godot se présente formellement au même statut historique des deux malfaiteurs pour le Sauveur.

Dans un passage célèbre, Saint Augustin dit « *Ne désespère pas : un des larrons fut sauvé. Ne présume rien : un des larrons fut damné.* »<sup>83</sup>, en commentant la seule version de l'histoire selon l'Évangile de Luc. C'est ainsi se trame la guerre des figures de soi, la bonne guerre des figurations concernant le sujet et son monde vis-à-vis aux connaissances et registres publics. Sujet et son monde projeté, ces deux pôles seront souvent renversés au gré des fluctuations existentielles, des modalités et des possibilités d'agir du sujet, si souvent contraint par diverses forces exerçant sur lui une pression universelle. De plus, la dimension spatio-temporelle est l'une des composantes principale de « la mienneté »<sup>84</sup> du

---

<sup>83</sup> Le passage célèbre de S. AUGUSTIN, *Doctrina Christiana*, In : R. Barthes, *La Mort de l'Auteur*, Image, Musique, Texte. Trans, Gallimard, Paris, 1977. P. 142-148.

<sup>84</sup> Le terme de « mienneté » apparaît dans les écrits d'E. LEVINAS, chez P. RICOEUR se définit comme une relation reliant le sujet au monde et participant à la construction identitaire.

sujet énonçant ; une relation reliant le sujet au monde et participant à la construction identitaire.

Pour Vladimir l'histoire des larrons est un lieu de valeur pour l'existence d'un raisonnement cartésien et une pensée assez naïve selon la conception d'Estragon. En effet sans cette valeur le sujet s'avère inexistant, détruit, contraint à l'abandon et à l'indéfini, il lui permet de joindre au temps - tantôt le présent démesurément gonflé et déformé occupant tout l'espace, tantôt le passé qui est bizarrement et absurdement occulté ou le futur inconnu et supprimé -, se crée alors une sensation intolérable de manque et un insupportable flottement d'un ancrage existentiel nécessaire.<sup>85</sup> Puisque le sujet ne peut pas vivre, évoluer sans lieu ni temps, il est conduit à chercher et à trouver des refuges, des abris existentiels et des poches de survie. Et il les trouve souvent dans une valorisation particulière, dans une logique subjective. Par contre, Estragon est plus rationnel, plus sceptique et tire des hypothèses qui suscitent un regard plus profond de la chose, du monde et de la nature des croyances. Cet écart, ou hiatus, qui sépare les deux sujets, sert à l'expression de l'être.

D'un point de vue de l'énonciation en acte, Vladimir est à la fois le sujet explicitement localisé de la parole et le sujet incertain d'un discours indirect libre. « Sujet d'énonciation simulé »<sup>86</sup> il occupe la place du dramaturge narrateur. C'est lui qui prend charge de l'essentiel de la narration dramatique et son récit d'évasion dans le mode dramatique est un récit dans le récit qui représente la figuration de l'instance d'origine : l'auteur. Nous disons aussi qu'il régit de bout en bout la succession des énoncés. C'est une sorte d'un enracinement énonciatif où il incarne à la fois la figure du sauvé qui se construit résolument dans l'action de l'énonciation par sa croyance, et le sujet de la connaissance, il mobilise un savoir culturel, qui lui préside par le biais de ce savoir à la naissance d'un autre sujet.

A l'intérieur de ce monde projeté, l'incertitude est le seul endroit où s'est jeté Estragon. Là aussi, il s'installe, à bonne distance, comme l'observateur de son propre être.

Détaché de l'action, flottant dans l'incertitude, il s'interroge sur son identité, évalue et interprète ses perceptions. Il occupe plusieurs positions distinctes. Il est en même temps

---

<sup>85</sup> A. BERENDONNER, *Éléments de pragmatique linguistique*, Editions de Minuit, Paris, 1981. P. 78.

<sup>86</sup> J. C. COQUET, *op. cit.*, P. 41.

sujet pragmatique, sujet cognitif et sujet passionnel.[...]»<sup>87</sup> L'anecdote biblique que tente de raconter Vladimir au début de l'extrait concerne le récit de la crucifixion mais surtout le doute quant à la véracité de l'histoire. Il ne cherche pas à simplement raconter une histoire à Estragon mais veut mettre l'accent sur l'existence de versions différentes :

Vladimir : - Comment se fait-il que des quatre évangélistes un seul présente les faits de cette façon ? Ils étaient cependant là tous les quatre».

Cela nous renvoie au doute constant qui entoure cette histoire selon la conception d'Estragon : Estragon: -Qu'est-ce que c'est ? [...]Ces différentes facettes identitaires des deux personnages apparaissent donc comme une figure complexe et instable. Ils sont, pourrait-on dire, en état de transformation continue, ainsi que l'atteste cette histoire de larrons. Sujets pleinement engagés dans le discours et dans l'action. Les entrelacements entre ces diverses figures et divers parcours permettent de conclure à la pluralisation du sujet, le constituant comme autant d'identités partielles. A cette instabilisation répond celle du spectateur, qui sera invité à épouser la multiplicité des figures de soi et à faire varier ses propres perspectives. Pour Corazza, il y a lieu de supposer que les représentations exprimées par « je », « ici » et « maintenant » constituent le noyau égocentrique de toute expérience.

### 2.1.2. L'opacité de « ICI » et de « MAINTENANT »

Nous avons cru que le phénomène du temps et de l'espace est fortement lié à la figuration du sujet. Essayons de répondre à la question de savoir comment le temps et l'espace sont conçus par le sujet, comment se tracent dans le texte écrit et le texte spectaculaire. Comment ce traçage est rendu dans un point de vue d'un sujet énonçant. Et de quelle façon cette conception du temps et de l'espace peut nous informer sur l'identité du sujet, instance énonçante, en lui tendant un miroir où se reflète une image à la fois unique et plurielle.

Quant à « ici » et « maintenant », jouant aussi le rôle de constituants inarticulés,<sup>88</sup> ils s'emploient plus facilement pour parler d'un lieu ou d'un moment disjoints de

---

<sup>87</sup> D. BERTRAND, *op. cit.*, PP. 34-37.

<sup>88</sup> Quand on dit « il pleut », on comprend qu'il pleut ici et maintenant.

la situation d'énonciation que ce n'est le cas pour d'autres indexicaux comme « aujourd'hui ». <sup>89</sup>

Aussi, est-il devenu habituel de les classer ensemble. D'ailleurs ici et maintenant sont des expressions indexicales qui n'ont pas la forme syntaxique d'un terme singulier ; ils fonctionnent comme des adverbes (viens ici, j'arrive demain, etc.). Mais malgré cette aperception unifiante, ils ont un comportement hétérogène.

Nous verrons que l'opacité énonciative de la notion de l'espace et du temps est fortement liée à l'absurdité discursive, et que l'ironie énonciative repose sur le dialogue avec « les normes » de valorisations « objectives » de « l'importance » dans la vie humaine. Remarquons l'exagération extrême dans la configuration langagière suivante. L'opacité de l'espace et du temps, formellement, se présente altérée et conjointe à la structuration du monde énonciatif « de l'énonciation » par l'espace / temps de l'énoncé. L'opacité de l'espace et du temps est présente aussi dans le manque épistémique du sujet énonciateur qui ramène le sujet averti et conscient de son monde vers le statut de non-sujet, ballotté par une force extérieure inconnue : destin, croyance (tiers actant transcendant), etc., où il ne sera capable de maîtriser sa réalité, et l'espace ne sera décrit et indiqué que par un lieu approximatif.

« Ici » est un index qui sert à indiquer une position spatiale déterminée par rapport à notre corps. C'est un index de localisation spatiale, il sert à fixer la référence en un lieu déterminé, distingué par la pensée de l'étendue environnante et considéré comme partie de l'espace. Voyons l'énoncé :

**(p)**

VLADIMIR - Peut-on savoir où monsieur a passé la nuit ?

ESTRAGON - Dans un fossé.

VLADIMIR - Un fossé ! Où ça ?

ESTRAGON - Par là. (p.06)

En vertu du changement de siège et non d'endroit : quand on passe librement d'un point à l'autre de l'espace, « ici » devient « là » et vice versa. Par rapport à l'espace, « ici » et «

---

<sup>89</sup> Tirant argument de cette observation, Recanati avait soutenu en 2001 que « ici » et « maintenant » sont des perspectivaux et non des indexicaux, argument qu'il a par la suite abandonné pour ce qui est de « ici ». Nous pensons que l'on peut maintenir l'analyse perspective de « ici » dans les instances qui impliquent une détermination indéterminée de l'espace.

là » sont en quelque sorte symétriques alors que « avant », « maintenant », « après » ne le sont pas dans l'ordre du temps, le temps étant irréversible.

L'index spatial « ici » prend une dimension opaque quand il a perdu sa valeur subjective dans sa relation avec le temps « nuit » et l'indice spatial « un fossé », sa face futile est une autre vision du monde. Dans ce cet énoncé, il s'agit d'un choix existentiel d'un sujet percevant, sentant et regardant son espace. L'imprécision de l'espace par la question autour le situationnel du « fossé » et le geste indexical du déictique anaphorique « par-là » cache toute sorte de précision spatiale. Un espace qui, face au sujet se voit comme une infinitude expérience pour son subjectivisme de puissance avec laquelle il existe et pense. Mais la valeur spatiale dans ce contexte reçoit « *une subduction ésotérique intérieure* »<sup>90</sup> où le « ici » a subi une dégradation de son indication universelle et infinie par le fait de la dématérialisation et de désémantisation de son sens plein pour « descendre » en-dessous de son sens contextuel moins subductif.

Voyons le dialogue suivant :

(q)

VLADIMIR - Tu sais que c'est ici ESTRAGON

- Quoi ?

VLADIMIR - Qu'il faut attendre.

ESTRAGON - Il a dit devant l'arbre.

(...)

ESTRAGON - Qu'est-ce que c'est ? VLADIMIR

- On dirait un sol !

(...)

VLADIMIR - Un arbuste.

ESTRAGON - Un arbrisseau.

VLADIMIR - Qu'est-ce que tu veux un insinuer ? Qu'on s'est trompé dans l'endroit ? (p.20)

Il semble que la définition du monde spatio-temporel pour les deux sujets ne soit pas aussi simple. Elle se voit imprécise, indéfinie et opaque. Voilà, comme nous avons dit dans le début de cette analyse de la notion de l'espace, une sorte d'exagération qui, à la limite de la banalité flagrante ou d'une maladresse de figuration énonciative, sert à reproduire un espace universel personnel. L'opacité de l'espace se cache ou se montre-telle dans l'écart, dans l'affrontement ? Car l'opacité de l'espace est due de cette querelle significative autour l'importance de l'arbre et son nom scientifique juste, où on trouve durant toute la pièce que la précision de l'espace est carrément absente. Cette scène se montre pour le

---

<sup>90</sup> G. PIACENTINI, *A la recherche du temps perdu*, Librairie Larousse, Paris, 1971. P. 64.



lecteur ou le spectateur comme une indication d'un papillon par la perception auditive des frémissements de ses ailes, elle est de sorte ironique, absurde et même ridicule. On a l'expérience concrète, vécue et éprouvée mais indéterminée malgré la perception de son espace (la réalité du lieu). Le lieu présent est un lieu collectif, il a l'allure d'un espace adimensionnel à cause de son infinitude indicationnelle (ici « ésotérique », <sup>91</sup> devant l'arbre, arbuste, arbrisseau, endroit). Le « ici ésotérique », devient dans la pièce un actant collectif, est présenté par un sujet observateur sous l'effet de *la contre-vérité* <sup>92</sup> et de l'incertitude, il ne sert qu'à la remise en question du fait de l'attente éternel d'un inconnu.

D'un certains points de vue, l'espace dans *En Attendant Godot* n'est qu'un tissu construit par l'effet des « quiproquos » entre les personnages, en suivant l'énoncé message de Vladimir : « Monsieur Godot viendra demain devant l'arbre » ; ce ne sont que des mots. Mais à quelle espace « réalité » correspondent-ils ? Est-ce bien le lieu convenu implicitement ? Ces incertitudes font toute l'opacité de l'espace par rapport au temps et au nom de cette plante dénommée : « Arbre ». Pis encore : un inconnu dont les personnages ne connaissent que le nom leur donne un rendez-vous dans un endroit imprécis à un temps continu. A la limite, dans l'absolu, personne ne sait où ils en sont. Le sujet phénoménologique évoluant dans son monde projeté est bien assis dans son champ positionnel qui détermine sa perception de son espace-temps. Il a besoin de définir son monde (c'est-à-dire son espace-temps). Pour en faire, il doit se biaiser par son expérience. « *Nous sommes le surgissement du temps* », <sup>93</sup> dit Maurice MerleauPonty.

Quant à cette illimitation du temps, le fait de l'attente est très significatif hors cette absurdité de l'imprécision totale du temps réel dans le monde projeté des deux instances. La vérité est que le verbe « attendre » ne peut s'employer sans complément d'objet direct ; c'est-à-dire le présent du verbe est temps qui se prolonge dans le passé et qui continue sa prolongation dans le futur, ce contre sens qui paraît logique est un état d'ailleurs assez pénible. Il est possible qu'on peut inverser l'ordre des choses ici ; attendre nous mène à préciser l'objet dans un espace par la survenue du temps, mais l'espace est en relation réciproque avec le temps et l'objet, ce dernier semble nommé mais inconnu, alors, on peut dire que le malheur présent de l'attente et l'impossibilité de quitter les lieux imprécis sont les deux faces complémentaires d'une stagnation, un temps mort par le fait de

---

<sup>91</sup> G. GUILLAUME, *op. cit.*, PP. 180.181.

<sup>92</sup> *Ibid.*

<sup>93</sup> M. MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception, op. cit.*, P. 277.

l'attente et un manque d'événements. Absence totale du sujet maître de son monde coincé par l'effort versé afin d'annihiler le temps dans cet espace infini.

### 2.1.2.1. Temps / Espace un couple oxymorique

Si l'on admet que la possibilité de concevoir le temps et l'espace par l'ancrage du sujet par son énonciation prouve que sa connaissance de soi est dépend de l'acceptation de son ancrage dans le temps/espace de son monde projeté. On peut y expliquer par la séparation entre la logique subjective et la logique commune. Comme s'il fallait insister sur l'indéfinition de la mort si présente dans tout l'ouvrage, et accompagnée de l'indéfinition de l'espace, du temps, de l'attente.

L'index temporel « maintenant » est quelque part indissociable de la logique du temps grammatical.<sup>94</sup> Par le moyen du présent, le discours se qualifie temporellement lui-même, le verbe désignant aussi bien le temps que l'aspect sous lequel l'action apparaît. Sous l'angle de l'aspect, l'action peut être ponctuelle, répétée ou durative ; le mode apporte plutôt la nuance qui montre comment l'action est conçue (réelle, hypothétique, optative, etc.). Dans cette perspective faite de défini mais indéfini, bien que, et pourtant, on peut apercevoir un dialogue du sujet dans lequel deux conceptions envers le temps se heurtent :

**(r)**

VLADIMIR - C'est pour les reins. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

ESTRAGON - On attend.

VLADIMIR - Oui, mais en attendant ? (P.18)

L'une celle de Vladimir consciente de son sujet, de son temps et lieu, il a l'envie de fixer le temps, dans sa prolongation, la deuxième est celle d'Estragon, en réduisant le temps à une seule constante qui est un fait déjà long et sans fixation claire, tout simplement est situé dans un présent imprécis et indépendant du regard et de soi-même puisqu'il est établi par des conditions extérieures à lui. L'indétermination parfois s'étend vers les structures de concession en configuration avec la perfection de l'affirmation et la manifestation de l'argument contraire qui représente ici la logique généralement admise, opposée à la

---

<sup>94</sup> Fr. WOLF, « *Je et maintenant* » in S. BOURGEOIS-GIRONDE (ed), *Les formes de l'indexicalité. Langage et pensée en contexte*. Paris, Rue d'Ulm, 2005, PP. 2-17.

logique subjective et communément absurde. Dans le dialogue suivant, on verra un ancrage du sujet mêlé d'espace et du temps détruits :

**(s)**

ESTRAGON- Nous sommes déjà venus hier.

VLADIMIR - Ah non, là tu te goures.

ESTRAGON- Qu'est-ce que nous avons fait hier?

VLADIMIR- Ce que nous avons fait hier ?

ESTRAGON- Oui.

VLADIMIR- Ma foi... Pour jeter le doute, à toi le pompon.

ESTRAGON- Pour moi, nous étions ici.

VLADIMIR- L'endroit te semble familier ?

ESTRAGON- Je ne dis pas ça.

VLADIMIR- Et alors ?

ESTRAGON- Ça n'empêche pas.

VLADIMIR- Tout de même, cet arbre, cette pierre, cette tourbière. (p.17)

Si l'on admet que l'ancrage dans un temps « hier » est nécessairement pour supposer le lieu « ici » afin que le sujet garde son identité constante en tant que tel : « Ma foi... », Vladimir dès le début de l'histoire est sûr du lieu et du temps du rendez-vous avec Godot, mais au fil des événements et par le scepticisme d'Estragon « Pour moi... », qui s'étend à une sorte de fixation dans le monde spatio-temporel joue un effet inverse sur la sûreté et la justesse rationnelles de Vladimir. Affirmant que « cette fixation du sujet dans un milieu » dont parle Merleau-Ponty, est vue par l'intermédiaire de la représentation temporelle. On peut parler de l'inséparable de la définitude du temps et d'espace, l'un sans l'autre.

**(t)**

ESTRAGON- Nous ne sommes pas d'ici, Monsieur.

(...)

POZZO- Ici ? Sur mes terres ?

VLADIMIR - On ne pensait pas à mal.

ESTRAGON - C'était dans une bonne intention.

POZZO- La route est à tout le monde.

POZZO - C'est une honte, mais c'est ainsi. (p. 37)

L'index spatial « ici » semble défini par Pozzo qui réclame sa propriété des lieux, mais du même coup il annonce également l'appartenance de la route à tout le monde. Ainsi, on aboutit à une indétermination de l'espace chez Pozzo. Du même que le couple Vladimir/Estragon ignore complètement la dimension de la notion de l'espace par rapport au mode temporel, nous trouvons à l'autre face Pozzo qui se comporte propriétaire terrien de l'espace avec la minauderie de la politesse mondaine. Alors, il y a ici un changement

dans le statut référentiel épistémique de Pozzo qui introduit une opacité au niveau de la clairvoyance de l'appréhension de l'espace chez lui.

L'acte d'évaluation de Pozzo est contradictoire, d'un côté le fait de l'attente sur ses terres est une idée indéfinissable pour lui, de l'autre côté le fait d'attribuer la route à tout le monde et de la considérer comme une « Honte » présente une culture réfutée par les normes de son monde monarchique, mais il doit l'accepter c'est-à-dire accepter leur présence sur ses terres et réfuter un espace qui lui appartient culturellement rendu accessible à tout le monde. Ce statut inférentiel de l'espace chez Pozzo prouve les deux statuts d'un sujet maîtrisant la connaissance de soi et le jugement des allants culturels de son moi par rapport à son espace. La structure concessive de l'espace et le dédoublement du soi introduisent une mal acceptation de l'espace en réduisant le poids de son jugement. Le passage concernant la séparation entre la définition de l'espace de

Godot à la définition de l'espace de Pozzo est exprimé par une nuance de doute qui se transmet dans ce contexte par la ressemblance identitaire entre « Pozzo » et « Godot » :

(u)

ESTRAGON - C'est lui ? VLADIMIR

- Qui ?

ESTRAGON - Voyons...

VLADIMIR - Godot ?

ESTRAGON - Voilà.

POZZO - Je me présente : POZZO VLADIMIR

- Mais non.

ESTRAGON - Il a dit Godot.

VLADIMIR - Mais non.

ESTRAGON - Vous n'êtes pas monsieur Godot, monsieur ?

POZZO - Je suis Pozzo ! Ce nom ne vous dit rien ? Je vous demande si ce nom ne vous dit rien ? (p.35)

Cette ambiguïté entre identité/espace nous mène à une incertitude dans la mêmeté identitaire entre les deux sujets ; le premier les a fixés, le deuxième les a trouvés dans ses terres. On doit demander sur le fait de choisir un rendez-vous sans préciser le temps mais tout en garantissant l'espace d'un autre. Cela découpe un bloc de la matière espace-temps liée à la confrontation entre un absent conçu existentiel et un présent perçu comme événementiel. Mais au lieu de chercher la précision du temps et de l'espace dont la seule indication solide est l'arbre, est-ce qu'il y a une convention établie avec « Godot » à propos de sa venue :

(v)

ESTRAGON - Il devrait être là ? VLADIMIR - Il n'a pas dit ferme qu'il viendrait. (p.17).

A contrario, la non conscience de ces deux qui ne savent pas ni où ils sont, ni pourquoi, cette réplique insiste sur la longueur de l'attente qui a dépassé sa norme pour le premier. Alors que le deuxième affirme la non-affirmation de la venue du Sauveur. Voilà le paradoxe si problématique, que le doute sur sa venue est déclenché profondément tout-à-fait inévitable par un temps dépassé dans un lieu imprécis. Entre l'illusion et la réalité, le sûr et le provisoire où plutôt l'illusion est la réalité et le provisoire est le sûr. Le sujet est donc un fait de vivre, son attente est plein de silence qui lui provoque le constant. Ici la vie apparaît comme un rôle mal préparé, mal connu, rien n'est prévu. Alors la vie est imposée, l'attente est inévitable, le temps est lent l'espace semble familier, quoi faire maintenant ?

(w)

ESTRAGON- Il nous l'a déjà dit ?... C'est vrai. Et après ? Rien ne se passe, personne ne vient, personne ne s'en va, c'est terrible.

(...)

ESTRAGON - Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

VLADIMIR - Je ne sais pas.

ESTRAGON -Allons-nous en.

VLADIMIR - On ne peut pas.

ESTRAGON - Pourquoi ?

VLADIMIR - On attend Godot. ESTRAGON

- C'est vrai.

(...)

VLADIMIR - Ils ont beaucoup changé.

ESTRAGON - Qui ?

VLADIMIR - Ces deux-là.

ESTRAGON - C'est ça, faisons un peu de conversation.(p. 81)

Nous trouvons dans ces énoncés la perte temporelle dans le monde projeté, où la vie suit son cours comme d'habitude avec une instauration durable d'un fait semblant fatal. Mais la représentation du monde est subdivisée en deux états temporels successifs ; (i) la première représentation temporelle appartient à l'humanité, à la communauté dominée par le de l'attente, (ii) la deuxième quant à lui appartient à l'homme, à sa vie de toutes les jours ; c'est-à-dire la vie est antonymique faisant de conversations pour passer le temps, à peur du silence, et le mouvement de la conversation est opposé à l'ennui de l'attente. Aux pages suivantes nous trouvons ce dialogue :

(x)

GARÇON Monsieur Albert ?

VLADIMIR C'est moi.

GARÇON C'est monsieur Godot.  
ESTRAGON Approche, on te dit ! Pourquoi tu viens si tard ?  
VLADIMIR Tu as un message de monsieur Godot ?  
GARÇON Oui, monsieur.  
VLADIMIR Eh bien, dis-le.  
ESTRAGON Pourquoi tu viens si tard ?  
VLADIMIR Laisse-le tranquille.  
ESTRAGON Fous-moi la paix, toi. Tu sais l'heure qu'il est ?  
 (...)
 VLADIMIR Tu es d'ici ?  
 (...)
 VLADIMIR Je t'ai déjà vu n'est-ce pas ?  
GARÇON Je ne sais pas, monsieur.  
VLADIMIR Tu ne me connais pas ?  
GARÇON Non, monsieur.  
VLADIMIR Tu n'es pas venu hier ?  
VLADIMIR C'est la première fois que tu viens ?  
GARÇON Oui, monsieur.  
GARÇON Monsieur Godot m'a dit de vous dire qu'il ne viendra pas ce soir mais sûrement demain.  
 (...)
 GARÇON Qu'est-ce que je dois dire à monsieur Godot, monsieur ?  
VLADIMIR Dis-lui... Dis-lui que tu nous as vus. Tu nous as bien vus n'est-ce pas ? GARÇON  
 Oui, monsieur. (p.86)

L'entrée du petit enfant donne à cette histoire d'attente une sorte de perfectivité, par contre le dialogue mène au présent des personnages la redondance des faits et des événements vécus en transformant sa présence sur scène en une sorte d'une imperfection dans le déroulement naturel de l'espace /temps. Ce glissement au-dessus de la réalité comme a dit Greimas,<sup>95</sup> exige un néantisme de la vérité par le biais de l'absence d'un résultat de l'attente. Le sens d'exiger est certes hétéronomique mais le temps de la vie quotidienne est oublié dans sa grande partie, le sujet est soumis à son destin. Il n'a pas de choix, il doit vivre et attendre demain pour qu'il conçoive sa vie.

Nous sommes ici dans la phase d'une logique intemporelle presque gnomique de l'adverbe « sûrement », une vie bien observée, bien située dans le temps infinides adverbes « tard » (espace-présent), « demain » (espace-futur), « hier » (espace-passé) et signée par le fait de l'attente. L'événement de la vue est pour Vladimir le seul fait de concevoir le temps et l'espace. Il lui permet l'ancrage dans la vérité des choses, c'est la seule solution pour qu'il soit en vie et être sujet, elle est sa solution existentielle. Car il a besoin de son lieu et de son espace pour construire son univers subjectif. Et le temps espace-présent : l'immédiateté entre la vue au présent est une réalité réelle avec l'insistance de sa saisie du monde : « *Notre perception quotidienne n'est pas celle d'une*

---

<sup>95</sup> A. J. GREIMAS, *Comment définir les indéfinis ?* Et V. BRØNDAL, *Omnis et toutis, Actes sémiotiques*, VIII, 72, Paris, 1986, P. 15.

*mosaïque de qualités mais d'un ensemble d'objets distincts.* »<sup>96</sup>Le sujet est entre deux mondes qui partagent la même ligne du temps et de l'espace, entre soi-même ici et la possibilité de son soi-même là-bas.

Dans cette perspective, le désir d'un lieu éloigné, momentanément ou définitivement inaccessible crée une forme de nostalgie et de sublime au temps <<présent>> selon l'un des passages célèbres de E. BENVENISTE qui prend le présent comme marquage d'une donnée linguistique en coïncidence avec l'instance du discours : « *Mais toujours la ligne de partage est une référence au <présent>. Or, ce <présent> à son tour n'a comme référence temporelle qu'une donnée linguistique : la coïncidence de l'événement décrit avec l'instance du discours qui le décrit.* »<sup>97</sup>Le doute de l'existence est en sus de toute langage rationnel, en effet, l'impuissance d'attribuer à la vie le mouvement montre en quoi consiste le fait d'être là<sup>114</sup>, selon l'expression de de Robbe-Grillet, « dans l'univers de Beckett, tout se passe comme si les vagabonds se trouvaient sur scène sans avoir de rôles.» Les personnages constituent entre eux un espace à vivre, relativement banal et se disent « personnages universels ». Et tant pis pour la modalité de savoir ou du devoir, cette exigence de la banalité, de la normalité, de l'insignifiance des mots et des gestes, de la non-importance des croyances dominantes jusqu'à maintenant.

### 2.2.2. Temps/Espace : coïncidence entre les événements et l'instance

Dans la linéarité du discours, nous sommes déjà, depuis le début, sur le point de la valorisation du temps et de l'espace primordiaux, et l'instance discursive. La coïncidence entre ces actants renforce le hiatus de la position subjective du sujet et, attire son attention sur l'éloignement aussi spatial que temporel. Et là comme point de départ, nous suggérons une liaison entre les trois moments du temps, auxquels une dégradation des événements eu lieu par rapport à l'instance énonçante, et présentée comme coïncidence :

(v)

VLADIMIR(...) Enfin ne parlons plus de ça. Te voilà revenu, et j'en suis bien content.

VLADIMIR Toi aussi, tu dois être content, au fond, avoue-le.

ESTRAGON Content de quoi ?

VLADIMIR De m'avoir retrouvé.

ESTRAGON Tu crois ?

VLADIMIR Dis-le, même si ce n'est pas vrai.

ESTRAGON Qu'est-ce que je dois dire ?

VLADIMIR Dis, je suis content.

---

<sup>96</sup> M. MERLEAU-PONTY, *Le primat de la perception*, Éditions Verdier, Paris, 1996. P. 25.

<sup>97</sup> E. BENVENISTE, *op. cit.*, T. I, *De la subjectivité dans le langage*, P. 262. <sup>114</sup>N.

MAGDALENA, *op. cit.*, P. 67.

ESTRAGON Je suis content.

VLADIMIR Moi aussi.

ESTRAGON Moi aussi.

VLADIMIR Nous sommes contents.

ESTRAGON Nous sommes contents. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant qu'on est contents ?

VLADIMIR On attend Godot.

ESTRAGON C'est vrai. (p.123).

L'événement induit ici se compose d'un désir d'être content pour confirmer le constat négatif entre le destin et l'attente dans ce monde projeté. Mais ce désir semble opaque voir mécanique, ensuite sa transcendance vers la vie fictionnelle, le sujet de la scène est conscient de l'événement de l'attente. De plus, la conception de l'événement des deux sujets semble instable et paradoxale mais, puisqu'ils ne peuvent pas vivre ni dans le mécanique ni dans le paradoxal, les deux sujets pour se retrouver dans un univers existentiellement nécessaire, plus stable pour survivre, finissent par se converser d'une qualification toute personnelle, ils construisent leur propre univers à l'écart de la mort, de l'angoisse et de l'oubli et rappelant l'espoir d'attendre. Cet événement d'attendre de caractère substitutif est situé de côté d'un environnement appartenant à un univers regretté et désiré.

La partie mécanique de cet événement est parue comme une régression d'un soi qui se montre par toutes les manières d'être obéissant à un mouvement de réalisation mécanique d'un fait qui n'existe pas à vrai dire, en ce sens que le soi d'Estragon prend une réalité dérivée de celle du soi de Vladimir. Alors, l'instance  $\acute{R}$ Estragon- fait voir qu'elle ne soit pourtant pas par l'événement  $\acute{R}$ Vladimir- une manière d'être, dans ce cas, nous pouvons parler d'un vide d'être dans le temps et d'une paresse dans l'événement ; ils se réalisent respectivement dans le lieu et le présent.

Voilà le problème d'un passage systématique du temps vécu au temps nié. Par cette idée totale, profonde et achevée nous n'entendrons autre chose qu'un soi dans son espace indéfini aurait consisté à prétendre que son temps n'est fourni que dans le présent, non pas l'instant mathématique (divisible à l'infini, purement pensé et incorporel), mais dans le présent entendu et vécu, c'est-à-dire un présent limité par un acte réel, saisi (ou saisissable) par la sensation.

*Ess est percipi* (être, c'est être perçu) dit le philosophe Berkeley, la pensée est humaine, familière mais elle s'absente à fin significative, cette idée aussi importante à la figuration de soi et à cette coïncidence entre l'événement et l'instance, nous permettrait de



parcourir le passage de l'ordre physique qui est un indicatif à la morale, dans le fait de l'attente qui est un impératif ou plutôt de vivre l'impératif de l'attente comme un indicatif physique, grâce à une implication réciproque ou à une participation complémentaire entre le voir et la vie. Si Estragon oublie, l'existence du témoignage de Vladimir n'est qu'une illusion :

(z)

VLADIMIR Il y a du nouveau ici depuis hier.

ESTRAGON On n'était pas là hier.

VLADIMIR Mais si. Tu ne te rappelles pas. Il s'en est fallu d'un cheveu qu'on se soit pendu. Qu'on se soit pendu. Mais tu n'as pas voulu. Tu ne te rappelles pas ?

ESTRAGON Tu l'as rêvé.

VLADIMIR Est-ce possible que tu aies oublié déjà ?

ESTRAGON Je suis comme ça. Ou j'oublie tout de suite ou je n'oublie jamais.

VLADIMIR Et Pozzo et Lucky, tu as oublié aussi ?

ESTRAGON Pozzo et Lucky ?

VLADIMIR Il a tout oublié !

ESTRAGON Je me rappelle un énergumène qui a essayé de... Ensuite il a fait le con.

VLADIMIR C'était Lucky.

ESTRAGON Ça, je m'en souviens. Mais quand c'était ?

VLADIMIR Et l'autre qui le menait, tu t'en souviens aussi ?

ESTRAGON Il m'a donné des os.

VLADIMIR C'était Pozzo

ESTRAGON Et tu dis que c'était hier, tout ça ?

ESTRAGON Et à cet endroit ?

VLADIMIR Mais bien sûr ! Tu ne reconnais pas ?

ESTRAGON Reconnais ! Qu'est-ce qu'il y a à reconnaître ? J'ai tiré ma roulure de vie au milieu des sables ! Et tu veux que j'y voie des nuances ! Regarde-moi cette saloperie ! (p.126)

Cette réduction du temps et de l'espace en une mémoire incertaine, peut gommer la vie en un seul souvenir, prouvera l'inutilité de cette vie pour le je immanent d'Estragon. L'acte humain est enraciné dans la mémoire, tandis que le temps et l'espace sont effacés de cette scène universelle. A l'opposé du théâtre social, l'acte d'Estragon mène le lecteur à se mesurer à lui-même, à impliquer la continuité de l'univers en une seule action prototypique : l'oubli qui incarne l'humanité et l'effacement de toute caractère spatio-temporel qui caractérise l'universalité de l'existence au début dont est la parole ; c'est-à-dire, sans mémoire, sans univers. L'« ici » et le « temps » incarnent la coïncidence de l'événement de l'oubli avec le « Je » de l'instance énonçante. Le sujet qui ne peut rappeler ni son savoir ni son être, ni son identité est non-existant. Or, cette valeur négative est rattachée au non-existant. Cela appelle le passé par le réel, ce qui est arrivé est oublié, et ce qui est prévu est nié. On peut dire que le sujet est incertain de son sort à ce niveau : « VLADIMIR : Tu es difficile à vivre, Gogo. » (p.128).

(z')

ESTRAGON- En attendant, essayons de converser sans nous exalter, puisque nous sommes incapables de nous taire.

VLADIMIR C'est vrai, nous sommes intarissables.

ESTRAGON C'est pour ne pas penser.

VLADIMIR Nous avons des excuses.

ESTRAGON C'est pour ne pas entendre.

VLADIMIR Nous avons nos raisons. (p.133)

Nous remarquons que l'obligation du discours n'est pas communicationnelle mais contre l'ennui et le fait de l'attente. L'essai de converser donne l'image de suspension dans le temps et l'espace, si l'on considère que l'espace est meublé par d'autres événements tel que ; le faire souvenir d'Estragon, l'essai de la centration sur la certitude des faits et de la vie existentielle. Cette représentation événementielle de la suspension du passé, de l'attente, du sens d'être là entre deux états dans la succession des événements est une suite d'un continuum des faits entourés par un poids existentiel à la fois le tout et le rien.

A la connaissance est rattachée les « événements » qui sont, pour le sujet incertain de son temps, ni de son espace, les « causes parfaites et principales ». L'événement de parler ou d'entamer une conversation dans le présent est un moyen d'exister et pour ne pas s'effacer de la scène. La simultanéité des causes n'est donnée à l'être qu'à travers une pensée d'accepter l'événement et le destin, encore plus, en le voulant. C'est en cela que nous pouvons parler de l'idée de *la conformité* avec le monde où se trouve l'accord avec soi-même d'un côté, et de l'autre, la différence entre la personne et le personnage.

En fin, en reposant sur la théorie de G. Guillaume, Marc Wilmet<sup>98</sup> dit que la relation entre l'événement, le temps et l'instance repose sur le degré d'engagement du sujet dans le présent par son événement ancré dans son actualité, et que sa dynamique tendant vers une décadence de temps zéro entre l'actuel et le virtuel. Donc, la matière de ces réflexions possède une valeur de l'analyse du rapport unissant l'index « Je » et sujet.

Tout en admettant que la primauté du sujet sur les autres index de l'espace et du temps est une réalité universelle, car le sujet existe en énonçant, dans ce paradigme philosophique, s'énoncer veut dire exister. Et la nature du sujet de l'énonciation est instable, les forces qui le font parler, bouger, qui le font agir, constituent la base de son existence universel.

---

<sup>98</sup> M. WILMET, *Gustave Guillaume et son école linguistique*, F. Nathan, Paris, 1978. P. 60.

## Conclusion

## Conclusion

Au terme de cette recherche, nous aimerions conclure d'abord à la suite de l'exemple de l'anti-pacte de S. Doubrovsky qui illustre l'impossible mise en mots de la réalité vécue telle qu'elle s'est effectivement déroulée : « *Je manque tout au long...de moi, je ne peux rien apercevoir. A ma place néant...un moi en toc, un trompe l'œil...si j'essaie de me remémorer, je m'invente...je suis un être fictif...moi, suis orphelin de moi-même* ». La question qui nous a préoccupé est celle de savoir si l'instance énonçante se pose comme « sujet » et se caractérise par le phénomène des termes indexicaux de façon rigide, notamment la triade « je, ici, maintenant », au détriment de toute opacité référentielle due par l'incomplétude naturelle des mots, ou on va assister à une transfiguration de soi malgré l'instance énonçante est seule dans tous les états du monde projeté. Dans l'éclatement même du texte, nous assistons de bon gré ou de mal gré à un éclatement de l'instance énonçante du « sujet » dans sa spatia-temporalité, son intersubjectivité, son interdiscursivité et les ponts qu'il jette entre le dit, le non-dit et l'inter-dit car la tâche essentielle de cet éclatement est de repousser les sois falsifiés.

C'est le premier résultat de cette recherche qui nous oblige à repenser l'acte individuel de l'ancrage existentiel dans le monde projeté.

Le moyen typique d'identifier les objets et les événements auxquels nous pensons et qui constituent nos expériences est la référence indexicale ; les moyens linguistiques pour la référence indexicale sont les indexicaux. Un même indexical signifie toujours une circonstance déterminée et assure ainsi l'identité d'un type de circonstance événementielle. Nous formaliserons la référence indexicale à partir de la relation entre le sens de soi et la référence de soi, pour nier toute distance entre le finalisme et le causalisme de les multi-figurations, il semble comme une conquête de l'esprit pour offrir un passage du même au même. En effet, la problématique du sujet se recouvre à un terme aux deux volets ; (i) se situe au niveau de l'identité de soi à soi. (ii) se situe au niveau de l'identité de soi au sens de soi et l'identité de soi à la référence de soi. Le sens de soi fait appel au contexte et la référence de soi aux mondes possibles.

Issu de l'analyse sémio-linguistique, sa teinte philosophico-phénoménologique prend les indexicaux comme point de départ, le sujet dans le mode scénique a pu détourner l'instance unique du « je » classique en une multiplicité de figuration de soi, tout dépend de l'ancrage discursive de l'instance énonçante, « le Soi est la donnée existant a priori dont naît le Moi. Il préforme en quelque sorte le Moi. Ce n'est pas moi qui me crée

moimême : j'advieus plutôt à moi-même. ». Ainsi, sa possibilité de s'évader, de s'énoncer, de de s'interroger par rapport à son temps, à son espace, à son « lieu » de valeur, à son événement d'ancrage existentiel, et sa transformation en plusieurs sujets chargés de toute sorte de formes d'existence. Les indexicaux (subjectival, spatio-temporels) perdent leur référence auto-désignative et deviennent ambigus, insaisissables et parfois absents de la scène événementielle de l'instance énonçante et laisse le fil de l'action libre sans aucune mise en canal spatio-temporel. En effet, la possibilité d'attribuer au sujet un cadre mouvant dans son discours et hors son cadre « texte » « fait feu de tout bois » et que la question de figuration de « sujet » n'est finalement qu'un trompe-l'œil, un truchement où le "je" est beaucoup plus "présence/absence" et où le "moi" aurait été affreusement vide si les pratiques de son discours ne venaient lui donner de l'épaisseur.

Il importe de se demander ce qui permet à la notion de l'indexicalité - par rapport à l'idée du temps et de l'espace - de résoudre leurs contradictions. Or, c'est peut-être à ces profondeurs de la pensée que réside l'originalité de la pensée indexicale pour désigner l'archétype de l'entière psychique qui distingue une personne au-delà de ce qu'elle perçoit d'abord (cette perception étant le Moi). Nous signalons que cette recherche ne se revêt pas par un manteau exhaustif, car le sujet traité prend plutôt sa source dans l'illimitable des croyances profondes et probablement inconscientes

partagées par certains linguistes sur l'importance et la primauté à accorder à la référence indexicale dans une nouvelle perspective dont je me suis attaché à l'envisager par ce modeste travail, à l'écart de l'original.

Enfin, nous aimerions poursuivre cette recherche sur d'autres sujets pour montrer que cette figuration de moi, de soi est beaucoup plus molle et qu'elle ne laisse pas ses traces fidèlement dans l'écriture du moi ou la représentation de soi. En fait s'il convient de tenir compte de l'étendue des recherches, il faut bien admettre que nous sommes encore loin d'avoir épuisé tous les paramètres que les linguistes rattachent, en général, à l'indexicalité. Quand il s'agit de répondre sur des questions telles que ; quelles sont les différentes formes de l'indexicalité ? Est-ce possible de parler d'une indexicalité universelle ? Doit-on compléter le modèle, et, si oui, jusqu'où faut-il aller ?

## Bibliographie

## Bibliographie

- APOTHELOZ, D. *L'opacité référentielle : paramètres et statuts discursifs*, Nathan, 2013.
  
- BAR-HILLEL, Y. *Indexical expressions*, in *Mind*, New-York, 1954.
- BARTHES, R. *La Mort de l'Auteur, Image, Musique, Texte*. Gallimard, Paris, 1977.
- BAYLON, C et MIGNOT, X. *Initiation à la sémantique du langage*, A. C., 2010.
- BENOIST, A, *Étude sémiologique des accessoires dans trois pièces de Beckett ; En Attendant Godot ; Fin de partie ; Oh les beaux jours*, *Sémiotica*. (1996), -
- BENVENISTE, E, *Problèmes de linguistique générale*, Tome II. Gallimard, Paris. 1974.
- BERENDONNER, A. *Éléments de pragmatique linguistique*, Ed. Minuit, Paris, 1981.
- BERTRAND, D. *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan, Paris, 2000. - BLAISE, P. *Pensées*, éd Le Guer, Paris, 2002.
- CHARAUDEAU, P. & MAINGUENEAU, D. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Seuil.2002.
- CLOUTIER, J., *Les Multiples Visages De L'objet et De La Désignation: L'indexicalité Dans Les Recherches Philosophiques de Wittgenstein*. Université De Montréal. 2006. - CONEIN, B. *Décrire une activité sociale : quand dire c'est faire et pas décrire*, in «*Décrire : un impératif ?* Paris, EHESS et CEMS. 1984.
- COQUET, J. C, *Temps et phénoménologie du langage*, *Sémiotique*, déc. 1993.
- COQUET, J. C. *la quête du sens*, PUF, 1997.
- COURTES, J et GREIMAS, A. J. *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Collection langue, linguistique, communication, Hachette, Paris, 2009.
- DESCARTES, R. *Discours de la méthode*, Gallimard. Paris. 2002.
- DJIKEY, W. *Structures élémentaires de la pensée sémiotique néo-alamane*, Editions Du Klapperstei, Mulhouse, 1996.
- DONZE. R. A. *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*. Berne, 1971.
- DUBOIS. J. Et all. *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, Italie, septembre 2005.
- DUCROT. O. *Le dire et le dit*. Paris, Minuit, 1984.
- DUMMETT, M. *Philosophie de la logique*. Paris, Les Editions de Minuit, 1991.
- ECO, U. *Les limites de l'interprétation*, PUF Formes Sémiotiques, Paris, 1988.

- ECO, U. *Sémiotique et philosophie du langage*. PUF/Quadrige. Paris. 1988.
- ELUERD, R. *La Pragmatique linguistique*, Paris, Nathan, 1985.
- FAVREAU, B et LATRAVERSE, F. *D'amour et d'autres sujets: Présentation de La sémiotique peircienne*. n. 1., Les éditions du Mercredi, 1998.
- FERRY, J. L. *Le sens du beau*, Le livre de poche, n° : 4289. Biblio-essai, Paris. 2008.
- FREGE, G. *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1970.
- FREGE, « *La pensée* » in *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil, Paris, , 1970.
- FUCHS, C. *Les Ambiguïtés du français*, Ophrys. Paris.1996.
- GALMICHE, M. *Les ambiguïtés référentielles ou les pièges de la référence*. 2015.
- GALMICHE. M. *Sémantique linguistique et logique*. PUF, I er édition, Paris. 1991.
- GARFINKEL, H. *Recherches en Ethnométhodologie*, PUF, Paris. 2009.
- LECERF. Y. *Lexique ethnométhodologique, Ethnométhodologies*, Paris VIII, 1985. - GREIMAS, A. J. *Comment définir les indéfinis ?* Et BRØNDAL, V. *Omnis et toutis, Actes sémiotiques*, VIII, 72, Paris, 1986.
- GRICE, H. P. *logic and conversation*, 1967, in : *Communication*, Paris, 1979.
- GUIRAUD, P. *La sémantique*, Que sais-je ?, PUF, n° , 9e édition, Paris, 1955.
- GUSDORF, G. *Les écritures du moi*, (Lignes de vie), French édition, 1991.
- HJELMSLEV, L. *Prolégomènes a une théorie du langage*, édsde Minuit, Paris, 1971.
- HUSSERL, E. *La crise des sciences européennes et la phénoménologie*, Gallimard. Paris. 1949.
- JAKOBSON, R. *Coup d'œil sur le développement de la sémiotique*, PUF, Paris, 1988. - KLEIBER, G. *Problèmes de sémantique « la polysémie en question »*, Presses Universitaires du Septentrion, coll. Sens et structures, Paris, 1999.
- KLINKENBERG, J.M. *Précis de sémiotique générale*, De Boeck, Paris, 1996. - LAURENT, L. *La figuration de soi, Méthodes et problèmes*. Genève, (2003).
- LOTMAN, Y. M. *Universe of the Mind :A Semiotic Theory of Culture*. London.1990.
- LEVINSON, C. *Pragmatics*. Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- LYONS, J. *Éléments de sémantique*, Larousse, Paris. 1969.
- MALLARMÉ, S. *Crise de vers*, dans *Davigations*, 1897.
- MARTIN, R. *Sémantique et automates*, PUF, Paris, 2001.
- MERLEAU-PONTY, M. *Le primat de la perception*, Éditions Verdier, Paris, 1996.
- MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1945.
- MOUNIN, G. *Dictionnaire de la linguistique*, PUF, Paris. 2000.



- MUTOMBO, M. *Opacité référentielle et quantification. Une introduction à la sémantique intensionnelle*. Berne, Peter Lang, 1998.
- MAGDALENA, N. *Le sujet et son identité*, Institut d'études slaves, Paris, 1993.
- MAGDALENA, N. *Le sujet, son lieu, son temps*, PEETERS, PARIS, 2002.
- NEVEU, F. *Dictionnaire des sciences du langage*. ARMAND COLIN, Paris. 2011.
- PERRY, J. « *Notions de soi* » in *Problèmes d'indexicalité*. Stanford, CSLI Publications, 1999.
- PIACENTINI, G. *A la recherche du temps perdu*, Librairie, Larousse, Paris, 1971.
- PLOURDE, D. *Je qui devient Nous et Nous qui devient JE*, U. de Montréal, 2010.
- POPPER, K. *L'Univers irrésolu*, Hermann, Paris, 1984.
- QUINE, W. O. *Methods of Logic*, in *Mind* New-York, 1964.
- REBOUL, A & MOESCHLER, J. *Pragmatique du discours*. Armand Colin, Paris, 1988.
- REY-DEBOVE, J. *Sémiotique*, collection Lexique, Paris, PUF, 1979.
- RICŒUR, P. *Soi-même comme un autre*, Éditions du Seuil, Paris, 1990.
- ROUSSARIE, L. « *Contexte* » dans *Dictionnaire de sémantique*.
- SARFATI, G. É. *Les grandes théories de la linguistique*, Paris. ARMAND COLIN, 2003.
- SEARLE, J. R. *Les actes de langage*, Paris, Hermann. 1972.
- VERNANT.D. *Introduction à la philosophie contemporaine du langage*. A. C., 2010.
- WILMET, M. *Gustave Guillaume et son école linguistique*, F. Nathan, Paris, 1978.
- WITTGENSTEIN, L. *Recherches philosophiques*, Gallimard, Paris, 2004.
- WITTGENSTEIN, L. *Grammaire philosophique*, Paris, Gallimard, 1980.

## Sitographie

- [http : // www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr).
- [http : // www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/figurationsoi/](http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/figurationsoi/)
- [http : // hal.archives-ouvertes.fr/](http://hal.archives-ouvertes.fr/)      [http : // www.vadeker.net/corpus/pfem/pdf\\_em\\_biblio.htm](http://www.vadeker.net/corpus/pfem/pdf_em_biblio.htm)      [http : // www.semantiquegdr.net/dico/index.php/Contexte](http://www.semantiquegdr.net/dico/index.php/Contexte).

## Tables des matières

## TABLE DES MATIERES

SOMMAIRE

INTRODUCTION

### CHAPITRE I

#### L'INDEXICALITE DÉFINITIONS PRÉLIMINAIRES

<b>1.1.</b> Qu'est-ce que l'indexicalité ? .....	<b>05.</b>
<b>1.1.1.</b> L'expression indexicale.....	<b>08.</b>
<b>1.2.</b> Cadre conceptuel : Index et contexte.....	<b>10.</b>
<b>1.2.1.</b> Index.....	<b>10.</b>
<b>1.2.2.</b> Contexte.....	<b>13.</b>
<b>1.3.</b> La distinction sens/référent.....	<b>16.</b>
<b>1.4.</b> Sur la notion de l'ambiguïté.....	<b>22.</b>

### CHAPITRE II

#### DE PHÉNOMÈNES INDEXICAUX AUX AMBIGUÏTÉS RÉFÉRENTIELLES (LA FIGURATION DE JE. ICI. MAINTENANT) DANS *EN ATTENDANT GODOT* DE SAMUEL BECKETT.

<b>2.1. Les indexicaux et les ambiguïtés de la figuration du soi.....</b>	<b>28.</b>
<b>2.1.1. L'opacité du JE: le « JE » pluralisé.....</b>	<b>30.</b>
<b>2.1.1.1. La figuration de soi à la 1<sup>ère</sup> personne.....</b>	<b>31.</b>
<b>2.1.1.2. La figuration de soi à la 2<sup>ème</sup> personne.....</b>	<b>39.</b>
<b>2.1.1.3. La figuration de soi à l'indéfini .....</b>	<b>45.</b>
<b>2.1.1.4. La figuration de soi à l'image de «Il» universel.....</b>	<b>48.</b>
<b>2.2. L'opacité de « ICI » et de « MAINTENANT » .....</b>	<b>55.</b>
<b>2.2.1. Temps/Espace un couple oxymorique.....</b>	<b>58.</b>
<b>2.2.2. Temps/Espace : coïncidence entre les événements et l'instance.....</b>	<b>63.</b>

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

TABLE DES MATIERES